



L'ÉLEPHANT NOIR



« Le Tchad est un pan de mur de notre édifice.
C'est un pan de mur vermoulu, mais il doit rester debout. »

Général de Gaulle (1890-1970)

Numéro spécial Bedo
Août 2020

Directeur de la Publication
André Piaskowski
Directeur de la Rédaction
Claude Bouvinet
Conseiller Technique
Pierre-Yves Chaulieu

CREDIT PHOTOS

P-Y. Chaulieu
A. Piaskowski
G. Gérard
M. Derenne
J-J. Mathieu
J-P. Denay
J-P. Sandoz
J-C. Desvignes
B. Kozzela
J-P. Berthoumieu
AFP Paris-Match
Comité National des Traditions
des Troupes de Marine
Patrimoine de l'Amicale CP
L'éléphant inconnu

SOMMAIRE

- 2-4. Témoignages extérieurs à la CPIMA
- 4-6. Témoignages de membres de la CPIMA
- 7-13. Témoignages du 1er Commando
- 13-22. Témoignages du 2ème Commando
- 23-26. Témoignages du 4ème Commando
- 26-27. Témoignages de l'Armée de l'Air
- 28. Témoignage de l'ancien Président de la République du Tchad Goukouni Weddeye



ADRESSE DE L'AMICALE

AMICALE DE LA CPIMA
68 avenue Lt Jacques Desplats
BP 60339
81108 CASTRES CEDEX
elephantsnoirs6@gmail.com
www.amicale-cp.com

11 octobre 1970 : La Compagnie Parachutiste d'Infanterie de Marine de l'ex-Afrique Equatoriale Française mène un très dur combat à Bedo, au Borkou (Tchad), au prix de douze tués et d'une vingtaine de blessés.



Au cours de ses nombreux combats, elle affronte durement une rébellion armée, notamment au Borkou-Ennedi-Tibesti, au prix de vingt-six tués et une cinquantaine de blessés.

Rappelons qu'il y a cinquante ans, le 11 octobre 1970, une centaine de rebelles du Borkou, fortement armés, s'attaquaient aux parachutistes de la CPIMA, dans une embuscade tendue à Bedo. Le Commando Neau y subissait de lourdes pertes mais, en réaction, les assauts successifs des Commandos Beauvils et Raffenne infligeaient aux rebelles une quarantaine de tués et une trentaine de blessés.

En fin de journée, en commentant les faits sur le perron de Matignon, le Premier-ministre de l'époque avait déclaré aux journalistes :

« Ce sont des engagés ! »

Dans ce bulletin, nous rapportons les témoignages des acteurs de ce combat.





Le Colonel de Tonquédec, en 1979, alors COMELEF-Tchad, à côté du Président de la République du Tchad, Goukouni Weddeye.

Témoignage du Général Pierre de Tonquédec, Ancien Inspecteur des TDM,

Extrait de son ouvrage « Face au Darfour » (Lavauzelle-2010)

De toutes les interventions militaires françaises au Tchad, depuis l'indépendance de ce pays, la première est sans aucun doute la plus méconnue. Contrairement aux opérations Tacaud, Manta, Epervier, elle est d'ailleurs la seule à ne pas avoir reçu de nom de baptême. Elle est aussi la seule à ne pas avoir mérité l'appellation de Théâtre d'Opération Extérieure (TOE). Elle est enfin la seule pour laquelle il fallut d'après discussions pour que fut accordée aux morts au combat la mention « Mort pour la France ». La promotion de son chef Edouard Cortadellas au grade de général de division ne parut pas au journal officiel, et le 14 juillet 1971, lorsque se présenta devant la tribune officielle la promotion de l'Ecole Nationale des Sous-Officiers d'Active portant le nom de Sergent-Chef Bertrand Cortadellas », mort au Tchad au combat, aucun journaliste présent ne le mentionna.

Pourtant, pendant les trois ans que dura cette intervention, passèrent au Tchad plus de quatre mille officiers et sous-officiers des Troupes de Marine, de la Légion et de l'ALAT, et environ deux mille de l'Armée de l'Air. Tous eurent souvent le sentiment de se livrer à une opération honteuse et inavouable.

Cet apparent ostracisme avait une explication : en décidant l'intervention au Tchad le 18 mars 1969, le général de Gaulle prit à contre-pied le Parlement, l'opinion publique et même l'Armée.

A son retour aux affaires en 1958, il avait clairement affiché son intention d'alléger le « fardeau des colonies », et de se désengager le plus vite possible de l'outre-mer traditionnel, de l'Afrique Noire au premier chef. A l'Armée, il avait commandé d'oublier la guerre d'Algérie et de se tourner résolument vers l'Europe et la dissuasion nucléaire.

Et voilà que pour éviter l'éclatement d'un Etat auquel la France avait donné son indépendance, et pour conjurer le pourrissement politique de l'Afrique qui pourrait en être la conséquence, le général de Gaulle décidait, avant de disparaître, un renversement de politique, un complet demi-tour. Il ne fut pas étonnant, dès lors, que l'Armée hésitât à s'engager, que l'opposition criât à la renaissance des guerres coloniales et que le gouvernement se résignât à une intervention à la condition expresse qu'elle fût courte et surtout discrète.

Article du Comité National des Traditions des TDM, avec la participation du Capitaine Joseph Canal, Commandant la CPIMa (1970-1971).

La CPIMa dans le Borkou-Ennedi-Tibesti et l'embuscade du 11 octobre 1970.

Extrait de l'ouvrage : De Bizerte à Sarajevo (Lavauzelle 1995).

C'est dans cette région, nous l'avons vu, que la CPIMa, Compagnie Parachutiste du 6^{ème} RIAOM, commandée alors par le capitaine Soisson, a déploré son premier mort : le marsouin parachutiste Louis Desrues, le 8 septembre 1969. Depuis, d'autres pertes ont été malheureusement enregistrées, sans commune mesure avec celles infligées aux rebelles, mais douloureusement et dignement ressenties.

Rentrée d'une opération dans la région de Zouar, la CPIMa, alors commandée par le capitaine Canal, repart dès le 1^{er} octobre pour le Borkou. Le commando Beaufiles quitte Fort-Lamy le premier, avec les véhicules, par la piste. Six jours plus tard, il est rejoint par le reste de la compagnie (moins un commando).

Après trois jours de remise en condition sur la base de Faya-Largeau, la compagnie à trois commandos (Beaufiles, Neau, Raffenne) renforcée d'une section d'appui de l'ANT quitte Largeau pour la région, bien connue maintenant, de Bedo au Nord de Faya. Au passage, elle reconnaît les palmeraies de N'Gourma, et Kirdimi. Le soir, elle bivouaque aux abords du puits d'Ahagama. Nous sommes le 9 octobre ; après une journée chaude et poussiéreuse, la soirée est fraîche, le ciel d'un bleu lumineux constellé d'étoiles incite à la rêverie mais, sécurité oblige,



Au camp Dubut, en 1971, le Capitaine Joseph Canal, Commandant la CPIMa, défile en tête de l'unité. Derrière lui, les lieutenants Rosier et Neau ; puis, au premier rang, on reconnaît notre Président de l'Amicale, André Piaskowski.



Le terrain dans lequel patrouillent les Dodge 6x6 des paras de la CPIMa, à la recherche des HLL du Borkou.

quelques patrouilles sortent dans les environs. L'une d'elles échangera quelques coups de feu avec un élément rebelle en déplacement. Apparemment surpris, celui-ci s'évanouit dans la nuit. Le lendemain, la palmeraie de Bedo est abordée en sûreté, fouillée et occupée. La nuit est plutôt tendue, les commandos parachutistes placent les embuscades autour des puits qui entourent la palmeraie. Les heures passent sans autres mouvements que ceux du petit matin pour préparer le départ pour Tigui plus au Nord. La palmeraie, pas très importante, est vite contrôlée. A midi, le détachement est à nouveau regroupé à Bedo. Le capitaine Canal fait le point, les renseignements sont maigres, les indices de présence se limitent à l'échange de coups de feu près du puits d'Ahagama. Pourtant, cette zone est traditionnellement une zone de stationnement à portée d'action de Largeau. Les rebelles seraient-ils remontés vers le Nord ? La palmeraie de Gouro est en effet un site de repli apprécié des bandes de HLL.

Par radio, l'EMFT de Fort-Lamy ordonne le retour sur Faya-Largeau. A 14 heures les véhicules quittent Bedo pour Kirdimi à « distance de poussière » pour y voir et surtout ne pas manger trop de sable. Sur l'itinéraire, après un passage de barkhanes (dunes en forme de croissant perpendiculaires au vent) où la piste slalome entre les dunes, la compagnie aborde une zone plus accidentée parsemée de petits promontoires de cailloux et de sable. A proximité d'un point côté 405, sur des cartes qui ne sont pas toujours très

fidèles, la piste forme un léger coude pour contourner un de ces monticules. Il est 16h30, le commando Neau ouvre la marche, suivi de la section de commandement avec le capitaine, l'allure est bonne lorsque s'abat sur les véhicules de tête un déluge de feu. C'est l'embuscade, les paras sautent des Dodge en catastrophe, se jettent au sol, essaient de riposter. Dix d'entre eux ont été atteints par les premières rafales. Les rebelles, une centaine, sont postés de part et d'autre de la piste sur 800 mètres mais leurs armes battent le terrain sur au moins 1500 mètres de profondeur.

Les paras pris sous le feu tirent au jugé, ils attendent l'assaut de l'adversaire comme le prévoient tous les manuels militaires. Celui-ci ne viendra pas. Sans doute pour deux raisons : d'une part le guerrier toubou excellent tireur est réputé mal à l'aise dans le corps à corps, d'autre part et surtout, de l'arrière, les commandos Beaufiles et Raffenne, les copains, ont réagi. Hors de la nasse, dès les premiers coups de feux, ils ont immédiatement amorcé le débordement du dispositif adverse. Ils n'ont qu'un désir, fou, viscéral, faire taire ces armes automatiques qui, ils le savent, hachent les premiers véhicules. Leur action brutale atteindra ce but ; maintenant il faut faire payer l'adversaire.

Les uns après les autres, les postes rebelles sont détruits. L'embuscade, par elle-même, n'a duré que quelques secondes, longues, longues... mais le combat se poursuit pendant près de deux heures jusqu'à ce que les derniers rebelles décrochent. Les paras tentent de les poursuivre, mais dans ce genre d'exercice, sur son terrain, le Toubou est imbattable et... la nuit tombe.

Un lourd silence s'installe sur les lieux... puis les ordres arrivent très vite. Il faut faire le point, intervenir auprès des blessés, se garder de tout retour offensif des rebelles, reprendre les liaisons radio. Tout cela s'effectue sans paroles inutiles, sans affolement. Les pertes de la compagnie sont importantes : 11 tués, 16 blessés, 12 armes

abandonnées. Ce bilan rapide et immédiat traduit la violence de l'affrontement et témoigne de l'amélioration de l'armement rebelle. Les Toubous ont échangé leurs vieux mousquetons « Stati », aux munitions artisanales, contre des armes automatiques (FM Bren et mitrailleuses Lewis) et consomment sans retenue des munitions toutes « bonnes de guerre » ; le problème de réapprovisionnement longtemps difficile pour eux paraît ne plus se poser.

La nuit tombe très vite. Un de nos pilotes d'hélico prend le risque de venir de nuit chercher les plus sévèrement touchés alors que les commandos s'installent sur place défensivement. A Largeau, le commandant de la garnison (EMT3) met sur pied un élément de recueil qu'il pousse jusqu'à Kirdimi où, le 12 au matin, s'effectue le regroupement. Le soir, l'ensemble des détachements est regroupé à Faya. Le commando Neau, durement éprouvé, est relevé par le commando Bouvinet qui vient d'arriver de Fort-Lamy.

Une fois de plus, les marsouins de la CPIMa sont en deuil, onze de leurs camarades parachutistes ont rejoint dans la légende, la longue liste des héros de l'Arme.

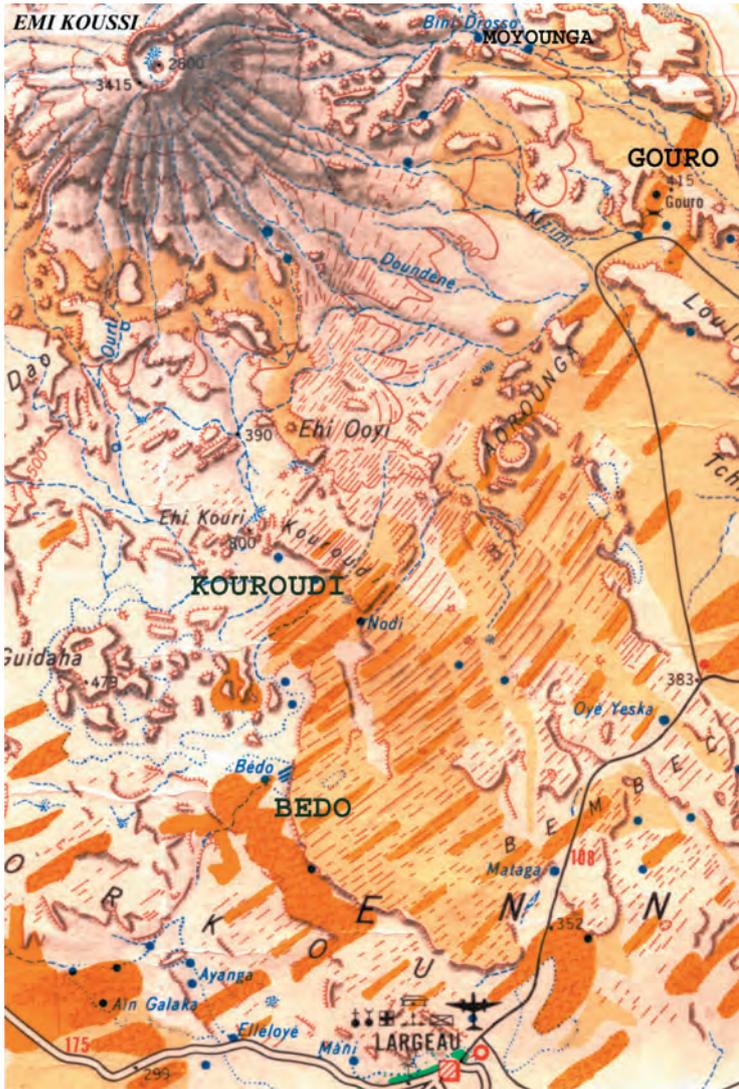
Témoignage du Général Edouard Cortadellas, lors de ses adieux à la CPIMa, au camp Dubut, à Fort-Lamy, (Tchad), le 26 août 1972.

La « Paramine », héritière de celle qui, jadis, basée à Brazzaville, servait de réserve aéroportée pour toute l'Afrique équatoriale française, me fait une fête. Elle a été mon fer de lance ; elle l'a payé très cher, je l'ai réprimandée, à l'occasion, plus durement que les autres car, à mes yeux, la valeur au combat ne permet pas le relâchement en d'autres domaines. (Mon fils) Bertrand y a été tué. Elle aura été commandée successivement par trois capitaines (Soissong, Canal, Jourdain) que je n'oublierai jamais.

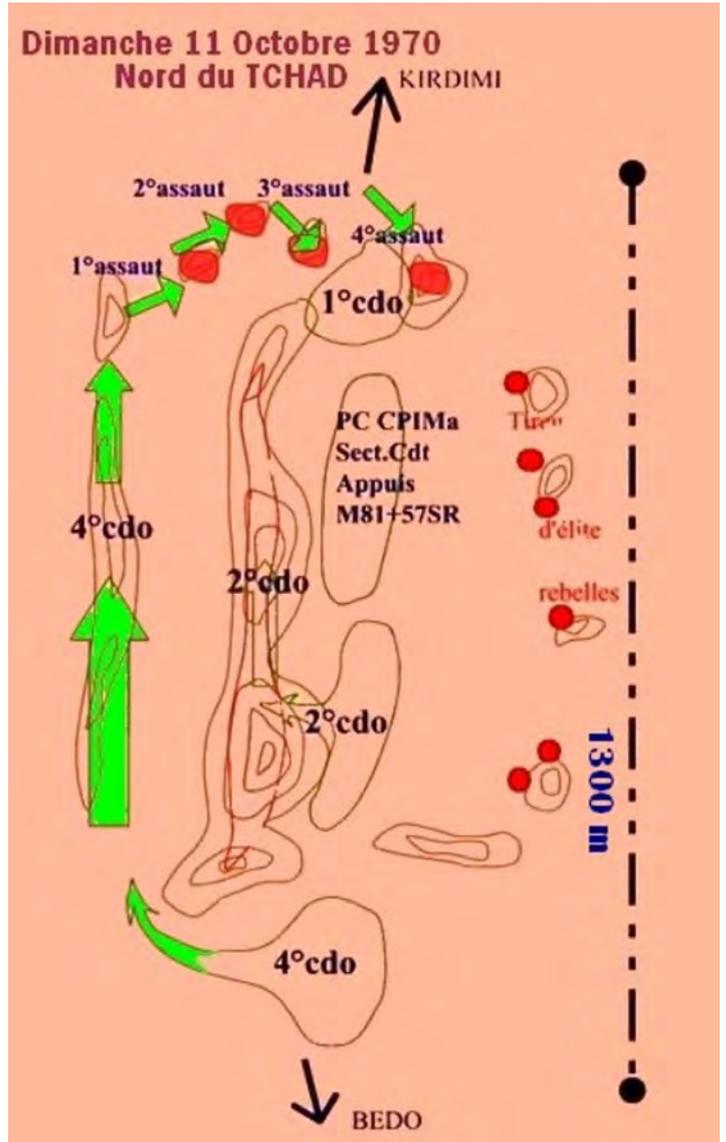


Le Général Cortadellas, Délégué Militaire au Tchad, avait la mission de neutraliser la rébellion tchadienne.

Extrait de carte du Borkou. La distance à vol d'oiseau entre Largeau et Kouroudi est d'une centaine de kilomètres. La CPIMa y a notamment combattu à N'Gourma, Bedo, Kouroudi, Gouro et Moyounga.



Croquis de l'embuscade de Bedo publié par le Lieutenant Raffenne et complété par le Sergent SERRE du 4^{ème} Cdo.



TÉMOIGNAGES DE MEMBRES ACTEURS DE LA CPIMa 1/3

11 octobre 1970 : La bataille de Bedo

Article paru dans le premier bulletin «L'Éléphant Noir» et l'ouvrage collectif « Des Paras oubliés » (Tome 1)

Rédigé par Claude Bouvinet, Lieutenant chef du 3^{ème} commando de la CPIMa (1970-71) et Président de l'Amicale des *Eléphants Noirs* (2000-2017).

En 1970, l'embuscade de Bedo a vivement frappé l'opinion en France et dans le monde. La presse marocaine a qualifié les troupes françaises de mercenaires, la presse algérienne a écrit que « *la mort de 11 soldats fait prendre conscience au peuple français que son Pays est engagé dans une guerre coloniale depuis 1968* ».

La Croix a cité cette déclaration d'Abba Sidick : « *Nous ne sommes pas en mesure d'écraser l'Armée française, mais nous pouvons l'enliser dans une nouvelle guerre coloniale* ».

Dans la presse française, on a souligné, avec insistance, que les militaires français tombés au Tchad n'appartenaient pas au contingent, comme si ce fait atténuait la gravité des pertes subies. Il est évident que l'épreuve de Bedo a mis en difficulté le gouvernement du moment !

A cette époque de l'automne 1970, les bandes du Borkou-Ennedi-Tibesti tiennent le caillou et menacent les postes de l'Armée Nationale Tchadienne (ANT) ; la CPIMa est déjà engagée dans le périmètre Faya-Largeau, Zouar-Mourso et Bardaï du 1^{er} au 26 septembre.

Le 1^{er} octobre, le 2^{ème} commando quitte à nouveau Fort-Lamy pour Faya-Largeau par voie routière. Puis, le 6 octobre, suivent les 1^{er} et 4^{ème} commandos qui sont aérotransportés sur Faya-Largeau.

Le 9 octobre, les trois commandos renforcés d'une section d'appui de l'EMT-3 reconnaissent la zone de Kirdimi-N'Gourma puis la palmeraie de Bedo, dans le Borkou, qui est fouillée le 10 octobre.

Le 11 octobre matin, poursuivant vers le nord, la palmeraie de Tigui est fouillée ; finalement regroupée à Bedo, la CPIMa reprend la direction de Kirdimi et de Faya-Largeau à 14 h. Les rebelles n'ayant pas été découverts, la compagnie a reçu l'ordre de cesser les recherches et de rentrer...

A 16 h, à environ 25 Km SSO de Bedo, la bande forte d'une centaine de

Toubous déclenche l'embuscade sur le 1^{er} commando qui ouvre la piste. Le combat, meurtrier, dure deux heures : 11 tués et 16 blessés dans la compagnie, 38 tués et de nombreux blessés chez les rebelles qui prennent la fuite.

La nuit permet d'évacuer les blessés par *Alouette-II* et de pourvoir à une remise en condition, quoique sommaire, des matériels endommagés. Depuis Fort-Lamy, sont aérotransportés sur Faya-Largeau, le 3^{ème} commando, un peloton blindé du 6^{ème} RIAOM et l'antenne chirurgicale parachutiste n°2.

Regroupée à Faya-Largeau, la compagnie aura peu de temps pour panser ses plaies physiques et morales car la situation s'est dégradée dans le Tibesti. Le 17 octobre, la CPIMa quitte donc à nouveau Faya-Largeau par voie routière à destination de Zouar pour participer à l'opération Picardie II.

Il s'agit de replier les postes de Mourso et Gabroa qui ne sont plus ravitaillés que par la section de livraison par air (SLA) de la compagnie. L'opération se termine le 29 octobre par le raid hélicoptéré sur Goubone qui porte un rude coup aux forces de Goukouni.

Quant à la bande rebelle de Bedo, la CPIMa l'affrontera à nouveau très durement le 18 juin 1971 à Kouroudi.

Quelles réflexions après ces batailles ? Dans son récit de Dien-Bien-Phu, le Général Pierre Langlais nous a livré une partie des siennes, qui auraient aussi pu être les nôtres :

« Nous ne combattions pas pour défendre nos foyers, nous ne combattions pas pour chasser l'étranger de chez nous, nous ne combattions même plus pour garder l'Indochine à la France. »

« Alors pourquoi ? L'honneur du métier des armes et c'était tout ».

Claude Bouvinet

Témoignage du Caporal-chef Robert Abel de la section de Commandement de la CPIMa.

Ce jour-là, chauffeur-mécanicien à la section Commandement, j'avais pris place sur un camion T46F avec l'adjudant de Compagnie Jadoule. Nous roulions derrière le 1^{er} Commando chargé de l'ouverture de la piste.

Vers 16 h 30, subitement, des coups de feu ont claqué, alors que nous n'étions pas sur nos gardes. Compte tenu de l'intensité des tirs, nous avons immédiatement compris que nous étions tombés dans une embuscade. Même dans les combats les plus intenses, la chance sourit parfois aux paras : une balle a traversé le pare-brise de notre «bahut». Pas besoin d'ordre, un regard suffit et nous « giclons » pour nous mettre, tant bien que mal, à l'abri des rochers et commencer à riposter sur un ennemi nombreux et déterminé.

Après une bonne heure de mitraillage, le calme revenu, nous nous sommes avancés vers les véhicules de tête du 1^{er} Commando : bloqués dans la passe, ils étaient criblés de balles et leurs passagers étaient, pour la plupart, morts ou blessés comme le Cne Canal.

Maîtrisant mes émotions, j'évalue les dégâts causés sur les véhicules. Avec les chauffeurs et les mécanos valides, nous commençons immédiatement leurs réparations.

La nuit tombée, il faut évacuer les blessés les plus graves par voie aérienne. Un Nord 2501 survolant la zone large des lucioles afin de permettre le poser d'une Alouette II. Positionnés à proximité de l'appareil, Mocaer et moi-même avons, alors, brancardé le sergent Parisot, baignant dans son sang, jusqu'à l'hélico qui a redécollé au plus vite en direction de Faya-Largeau.

Toujours à la lueur des lucioles, nous avons continué les réparations toute la nuit afin de pouvoir regagner Faya-Largeau, le lendemain.

Robert Abel

Témoignage de l'Aumônier Protestant de la 11^{ème} Division Parachutiste, Georges Condamin, présent au combat de Bedo.

Lors de l'embuscade, j'étais dans le Dodge 6x6 du toubib. Nous étions à la limite de l'embuscade, et un seul tireur adverse, avec un vieux *Stati*, nous canardait. Le seul infirmier armé d'un FSA a bien essayé de lui riposter mais, dès la première cartouche tirée, l'étui s'est mis en travers dans la chambre de tir, et comme il n'avait pas de bague pour chasser par l'arrière le corps du délit, il était en fait désarmé, et les autres aussi, avec des PA et un ou deux PM, peu efficaces pour atteindre un gars planqué derrière des rochers.

Dès que nous mettions le nez dehors, les balles nous sifflaient aux oreilles ; heureusement personne ne fut atteint. Et pour moi, qui n'avais pas d'armes, je me sentais drôlement à poil, comme si une arme pouvait servir de gilet pare-balles ou de cuirasse ! Nous n'avons pu nous dégager que lorsque les deux commandos en queue de convoi eurent débordé le dispositif adverse.

Et le malheureux sniper, sans doute effrayé par les paras qui lui arrivaient dans le dos, ne trouva pas mieux que de partir devant nous, droit devant, lâchant de surcroît son fusil. À ce moment-là, on lui en voulait à mort, et encore, dans le feu de l'action tous ceux qui purent tirer le firent. Je me surpris, moi, en principe un saint homme d'aumônier, à chercher une arme pour lui tirer aussi dessus.

Le Toubou s'écroula, touché à mort. Et nous tous de dire, tout de suite après : « *Quelle idiotie !* »

Il n'aurait pas pu aller très loin car il fonçait vers les véhicules de la section de commandement et n'aurait pas manqué d'être fait prisonnier. On n'aurait jamais dû tirer, d'autant plus qu'on était tous du service de santé .

Nous avons tous regretté notre geste, car nous étions sans haine pour nos adversaires, courageux et vaillants guerriers.

Pasteur Georges
Condamin



11 octobre 1970 : l'embuscade de Bedo vécue par le Parachutiste Denis Garnier de la section de Commandement de la CPIMa

Ce 11 octobre 1970, parti de Bedo en camion, le convoi s'éternisait l'après-midi sur la piste retour vers Largeau, pendant que les commandos ouvraient la route.

Le capitaine s'était adjoint une section d'appui, entraînant quelques chauffeurs à devenir des servants de mortier de 60 mm. J'étais caporal tireur sous les ordres de l'adjudant Chan Win-Yen. La préparation à Fort-Lamy avait été assez astreignante avec des balises à placer en avant pour régler l'inclinaison du tube. On se demandait alors comment faire dans le feu de l'action, avec tous ces préparatifs à effectuer, avant même de lancer un obus.

Nous étions assis sur les fûts d'essence de 200 litres, au sommet d'un camion. A l'aller, l'avant-veille, nous avons été réveillés de nuit par un échange de coups de feu. Les commandos en avant de la section avaient repéré des individus en déplacement avec des chameaux : résultat, la section de commandement s'était retrouvée sous le feu des commandos ; on entendait très nettement les balles siffler au-dessus de nos têtes.

Le convoi passant dans un paysage de dunes empierreées fut arrêté soudainement par des coups de feu nourris ; personne n'a attendu l'ordre pour gicler à terre, vu notre position inconfortable dans le camion, assis sur des fûts d'essence !

Puis notre groupe mortier reçut l'ordre de monter sur un petit éperon rocheux, sur le côté gauche de la piste, par un chemin d'éboulis.

Arrivés en haut, en petites foulées, on installe le tube, et là sans les maudites balises on tire un obus ; l'adjudant ajuste à l'aide de ses jumelles, règle la hausse et, le tir réglé, on balance toute la dotation. Par la suite, un gars des commandos me dira que le tir était tellement court que cela explosait à quelques mètres devant eux.

Quant au lieutenant Neau du premier véhicule, coincé en tête de convoi, il en recevait de tous les côtés, ce qui, paradoxalement, était rassurant pour lui, les copains étant là !

Les commandos progressaient sur notre gauche, nous dépassant pour déloger les rebelles qui assaillaient le 1^{er} et le 2^{ème} commando.

A la fin du tir, on reçoit un appel radio du capitaine nous signalant qu'un rebelle tirait sur le convoi depuis un éperon rocheux. L'adjudant m'envoie le faire cesser. Avec mon MAS 49-56 plus deux grenades données par mes camarades, j'y fonce. Il est vite localisé, derrière un rocher. Je me faufile par son chemin de repli, et c'est lui qui me surprend, face à moi, debout dans sa grande djellabah beige clair, couleur sable, portant peut-être même un écusson sur l'épaule, son fusil à la main. Le cheminement est tellement étroit que nous ne pouvons bouger, c'est lui qui recule, trop rapidement dans sa cache, je balance une grenade. Il faudra revenir, car il continuait à tirer.

La lumière du soleil baisse, et les rebelles encore en vie fuient ; nous redescendons. Evacuation des blessés, regroupement des morts, réparation hâtive des véhicules seront notre lot pour la nuit. En fait c'est dans les positions des rebelles que nous nous trouvons. Je suis posté derrière un rocher ; à terre restent des douilles et les barrettes. J'en ramasse une comme souvenir.

Le lendemain, retour sur Largeau, je suis dans le véhicule le plus touché, il ne tourne plus, on y met les armes des blessés, il est tracté par un camion transportant les camarades tués au combat, des toiles de tentes masquent pudiquement les corps.

Mon chef de bord est le caporal-chef qui a subi l'embuscade. Pendant tout le trajet, il ne parlera pas, cramponné à son arme ; je le retrouverai plus tard au 8^{ème} RPIMa ; il prendra ma suite au bureau comptable de la compagnie.

Pendant que je fixe des yeux la barre de traction, essayant de maintenir le véhicule droit, je verrai, pendant tout le trajet le coin de la toile se lever laissant voir la jambe du sergent, avec lequel nous avons fait tant de virées au camp Dubut.

Revenus à Fort-Lamy, avec un des servants du mortier, nous sommes sortis, décidés à boire plus que de raison. On n'y est pas arrivé : On n'arrivait pas à parler et on ne pouvait pas oublier !

A la section de commandement nous avons déploré la perte d'un copain, Rigaud, notre infirmier. En opération, il s'asseyait toujours au bout de la banquette, dans le 6x6, à côté du chef de bord. Bien que simple caporal il était un leader incontesté, bavard mais fier. Dans les sections, il était respecté par les commandos pour son professionnalisme. A Lamy, il avait une vie très autonome, avec une copine en ville. Toujours à l'infirmerie pour soigner, et dans la chambrée pour parler, il a dû être touché dans les premiers.

Denis Garnier



Vue générale de la passe de Bedo depuis l'un des véhicules de la CPIMa.

11 octobre 1970 – Bedo : Voyage au bout de l'enfer par le Lieutenant Jackie Neau, chef du 1^{er} Commando



Ce 11 octobre 1970 après-midi, la 6^{ème} CPIMa rentre en véhicule d'une opération de trois jours qui l'a menée, au NNO de Largeau, jusqu'aux palmeraies de Bedo, Tigui, Tohil et Kouroudi (100 Km environ à vol d'oiseau de Largeau).

Mon commando, le 1^{er}, ouvre la route. Je suis dans le Dodge 6x6 de tête de ce convoi d'une quinzaine de véhicules, à la place du chef de bord, à droite du conducteur.

Vers 16 h, à quelques kilomètres au sud de Bedo, les méandres de la piste sinuant dans de petits tertres sablonneux et empierrés nous font perdre de vue quelques instants le reste de la colonne qui s'étale sur près de 2 km.

Un feu d'enfer s'abat alors sur nous, tiré à très courte portée, une quinzaine de mètres, en provenance d'une petite dune nous surplombant à droite. Une sorte de sixième sens et les réflexes acquis nous font gicler instantanément du Dodge, chacun devant soi, qui à droite, qui vers l'arrière, qui à gauche.

Je plonge pour ma part vers la droite à la base de cette dune de faible hauteur d'où les feux proviennent ; je n'avais pas le choix. Je me retrouve la tête dans le sable à une dizaine de mètres de nos adversaires, la boîte de culasse de mon MAS-49/56 est explosée par une balle et mes cartes pliées dans la poche de cuisse droite de mon treillis sont coupées en deux par un autre projectile. Ma jambe est intacte. A la fin de l'embuscade 17 impacts seront recensés entre le phare droit de mon véhicule et l'extrémité droite de mon siège.

Je vois alors les yeux dans les yeux nos assaillants – je n'emploie pas à dessein le qualificatif d'ennemi dans cette narration, car je n'ai jamais considéré les rebelles toubou en tant que tels qui, chèche sur la tête, se dressent l'un après l'autre pour arroser à bout portant tout ce qui bouge et ne bouge pas autour du véhicule, au Stati et au Enfield 303, mais sans donner l'assaut. Aucune balle ne me touche, seul le chapeau de brousse

encore sur ma tête est troué (constaté après), comme dans un western de la plus pure tradition. La situation est intenable. Ce sera Bazeilles. Bon, on assume !

Les Toubous, pour se donner du courage, se mettent alors à chanter, prier et à psalmodier en arabe et dans leur dialecte propre. Je n'ai aucune idée de la situation autour du 6x6 derrière moi, à part le fait que ça pète de partout. Il me reste en tout et pour tout une grenade DF et une autre au phosphore. Mais pourquoi ne donnent-ils pas l'assaut ?

Un cadeau arrive alors devant moi, à moins d'un mètre, sous la forme d'une grenade quadrillée US classique. Je roule sur moi-même pour me protéger des éclats directs de manière rudimentaire à l'aide d'un simple caillou qu'un Dieu bienveillant a bien voulu poser à ma portée. Elle explose et mes tympanes aussi. Je suis modestement touché par des éclats de toutes sortes (métalliques et de pierraille) que les décharges d'adrénaline de l'instant me font totalement occulter. Je ne serai soigné qu'à l'infirmerie de Largeau, 48 heures plus tard .

Comme j'ai reçu une bonne éducation, je leur expédie en retour la DF qui me reste, et je profite de l'explosion pour bondir et contourner le Dodge par l'arrière et rejoindre les survivants sur la gauche du véhicule, flanc que je crois protégé des tirs de nos adversaires.

Dans cette courte mais folle course, je passe devant Nicolas, la face contre terre, immobile. Il est indemne, il fait le mort depuis l'ouverture du feu, en plein découvert ; mais j'ignore qu'il est sauf. J'ai le temps d'apercevoir Sigot, mon radio, sévèrement touché.

Je tombe alors en enfer. Bluteau gît, mort, près de la roue avant droite. Le combiné du PP-13 pend à l'aplomb de mon siège, à côté de sa tête. Dès que je veux m'en saisir, je me fais allumer. Le chauffeur, Scrive, qui, en raison de la configuration du Dodge n'a pu s'extraire aussi rapidement que les autres, a été touché et est venu mourir assis, appuyé sur la roue avant gauche. Son singe macaque fétiche, terrorisé, s'accroche désespérément à lui en poussant de petits cris aigus. Sous le véhicule, à ma droite, Nessus a été tué : une balle dans chaque pommette du visage.

Juste derrière moi, Gagnol et Douty sont en train d'agoniser. Douty, touché à la tête, est soumis à des réflexes désordonnés. Sigot, quelques mètres derrière le 6x6, touché trois fois, se tord de douleur. Je n'ai pas de liaison avec Laloye et Sintès, qui sont, en fait, partis dans le caillou, chacun de leur côté, faire leur propre guerre et qui causeront quelques pertes à nos opposants. Toutes les armes prises sur les morts à ma portée sont détruites par impact de balle.

En vérité, je n'ai aucune possibilité de coordonner une action collective. Mon seul objectif devient donc de vendre chèrement ma peau en protégeant ce qui reste de vivant et l'armement du camion.



L'un des Dodge 6x6 de la CPIMa sur les lieux de l'embuscade de Bedo

Une seule ressource me reste : ma grenade au phosphore (retard : 2,5 s). Je la lance sur la dune. Elle explose en dispersant sur un rayon d'une quinzaine de mètres sa mortelle corolle de grains incandescents.

Un concert de hurlements et des mouvements de fuite éperdue m'amènent à penser que ce groupe ne nous ennuiera plus (à la fin du combat, nous découvrirons huit emplacements individuels creusés à cet endroit). Sigot me lance alors son PA Mac-50 qui tombe dans le sable devant moi. Je le démonte, le nettoie et le remonte. Je me sens mieux, même si cette arme ne constitue pas la panacée dans la situation du moment. Mais derrière, je sens que des choses se passent et que les autres commandos se rapprochent.

Un véritable tapis de traçantes écrête subitement la dune qui me surplombe et des impacts d'obus de mortier ou de grenades à fusil tombent tout autour de moi. Canal, Beaufile, Chan et Raffenne font le forcing pour nous dégager. L'espoir de s'en sortir s'installe alors, et ce n'est pas la chose la plus aisée à gérer au bout de ces deux heures infernales.

C'est alors que derrière nous, complètement ignorés jusqu'alors, quelques combattants goranes habillés en bleu commencent une fuite éperdue. Quelques minutes après, nous voyons arriver comme par miracle le groupe d'assaut du 4^{ème} commando. Grand merci, camarades !

La nuit arrive, le vent de sable se lève. Nous restons maîtres du terrain. Nous comptons nos pertes. Onze armes dans le commando ont été détruites par impact direct de balle, ce qui permet d'imaginer la densité du feu et la proximité des adversaires. L'odyssée du véhicule de tête à Bedo s'achève ainsi.

Toute la tristesse du monde s'abat sur nous. Ces quelques heures éprouvantes nous auront tous, sauveurs et sauvés, profondément marqués. Nous comprendrons mieux alors les souffrances de nos Grands Anciens des deux guerres mondiales, d'Indochine et d'Algérie. Ce sont ces événements qui constituent une des raisons majeures de notre amitié présente.

Merci à mes Frères d'Arme. Gardons précieusement pour toujours le souvenir de nos Paras tombés ou blessés dans leur chair au combat.

Jackie Neu (1942-2015)

11 octobre 1970 : Souvenirs du Parachutiste Bernard Nicolas du 1^{er} Commando de la CPIMa

De retour d'une opération infructueuse au nord de Bedo, la compagnie (moins le 3^{ème} commando, en réserve à Fort-Lamy) rentre en convoi vers Largeau.

Je suis, en tête de convoi, dans le véhicule du lieutenant Neu quand, soudain, un fort bruit de pot d'échappement retentit, couvrant le bruit du moteur. En fait de pot d'échappement, il s'agit de détonations ! On nous tire dessus et je réalise immédiatement que nous sommes tombés dans une embuscade de grande envergure !

Les rebelles, bien postés, nous tirent comme des lapins. C'est la panique à bord.



Je vois tomber mes camarades se mettant à l'abri du véhicule ou courant se réfugier, où ils pouvaient.

Je saute du 6x6 aussi vite que je peux pour aller m'abriter derrière un caillou. Malheureusement pour moi, la place est déjà occupée par un rebelle qui me « lâche » une rafale de Thompson. Par miracle il m'a manqué et je pense qu'il a eu aussi peur que moi. En voulant m'enfuir, je glisse sur un caillou et tombe au sol. Les balles me sifflent ou claquent aux oreilles ; je décide de ne plus bouger et fais le mort, n'osant même plus respirer, de peur de me faire repérer !

Le temps me paraît long, très long, et je pense ne pas pouvoir sortir vivant de cette embuscade.

Lorsque le deuxième groupe des secours arrive pour nous sortir de ce guêpier, je comprends que ce n'était pas mon heure et que j'ai eu beaucoup de chance, contrairement à mes onze camarades morts au combat et aux nombreux blessés de cette terrible journée.



La nuit arrive ... avec toute la tristesse du monde. Regroupés autour d'un véhicule, sur les lieux du combat de Bedo, on reconnaît Meyrac, Trémauville, Bach, Raffenne, Jadoule, Beaufile, Neu, Marini, Quarménil.

Quand le lieutenant Neau arrive à ma hauteur et me demande: «T'ont-ils touché ?» je lui réponds : «heureusement non, mais j'ai eu la peur de ma vie !».

Le retour à la base a été moralement très difficile : dans cette embuscade, nous avons perdu beaucoup de camarades et eu de nombreux blessés, dont le sergent Parisot, donné pour mort au vu de la gravité de ses blessures, mais qui a miraculeusement survécu.

Quelques jours après cette terrible embuscade, nous voyant déprimer, le lieutenant Neau, en fin connaisseur d'hommes, a sonné le départ d'une nouvelle opération. Il ne voulait pas qu'on se lamente sur notre sort et grand bien nous a fait car il nous a remis le pied à l'étrier !

Le 11 octobre 1970, est une journée gravée dans ma mémoire qui ne pourra s'effacer malgré les années qui passent

Bernard Nicolas!

Souvenirs du combat de Bedo par le Parachutiste Maurice Dubois du 1^{er} Commando de la CPIMa

On venait de terminer une opération – dont j'ai oublié le nom – qui nous avait menés au nord de Bedo et on entamait le retour sur Faya-Largeau en cet après-midi du 11 octobre 1970.

On avait tiré une gazelle au moment du départ pour tenter d'améliorer l'ordinaire du soir à Faya (constitué des conserves et des rations de combat habituelles).

Initialement, le 2^{ème} commando avait été désigné pour ouvrir la route, mais pour des raisons que j'ignore, au dernier moment, c'est notre commando – le 1^{er} – qui prit la mission.

Notre chef, le lieutenant Neau, donna le signal du départ. Les Dodge 6x6 démarrèrent chacun à leur tour en gardant un espace



Paysage désertique du Borkou aux environs des lieux de l'embuscade de Bedo

conséquent, comme d'habitude.

Et les premiers kilomètres du retour se passèrent sans encombre.

Puis, le premier camion (celui du lieutenant), en prenant une courbe de la piste par la droite, disparaissait, caché par une petite dune parsemée de quelques cailloux. Le second véhicule, celui du sergent Parisot, le nôtre, arriva alors près de ce tertre, et subitement des tirs débutèrent, mais vraiment cela claquait de partout.

A ce moment précis, j'ai entendu le Sergent Parisot dire : « Stop, à l'assaut » !

Je me suis détendu comme un ressort et ai exécuté un sacré vol plané en m'éjectant du véhicule. J'ai alors senti comme une brûlure au mollet gauche. Si j'avais hésité, je ne serais plus de ce monde.

Les deux camarades qui m'encadraient dans le 6x6 n'ont pas eu ma chance et ont été tués sur le coup. Bourdin, gravement blessé, n'a pu s'extraire du Dodge.

Le sergent Parisot a été touché d'emblée en montant à l'assaut de la dune, et je le croyais mort. Il avait gardé une grenade dans ses mains.

Raygasse était

touché ; il avait un trou gros comme le poing sur le flanc gauche. Il a rampé près de moi à l'arrière du camion.

Barbara ne s'était pas mis à l'abri tout de suite ; il était allongé sur le sol, la main près de la tête ; une balle (probablement dum-dum) lui avait arraché plusieurs doigts et les chairs s'étaient retournées vers l'extérieur, laissant une plaie béante.

Quant à Mizera, au milieu de la bagarre, il s'était abrité tant bien que mal et faisait le coup de feu avec hargne.

Chacun des survivants prenait en compte la zone devant lui. On se faisait tirer copieusement, mais on distinguait mal l'origine des tirs. Bien camouflés, les adversaires ne prenaient pas de risques, mais en revanche, ils avaient du mal à nous ajuster.

Que ce soient les blessés ou les indemnes, personne ne s'est affolé, malgré notre position intenable ; les rebelles se trouvaient sur les dunes à gauche, à droite et sur nos arrières.

Lors des minutes d'enfer passées dans ces conditions, Raygasse a reçu une seconde balle dans le ventre, et trente secondes après il a articulé : « Mon Dieu, mon Dieu ». Et il est mort en l'instant.

Vers 18 h, le 4^{ème} commando, après plusieurs assauts, nous dégagait.

Maurice Dubois



11 octobre 1970 –

Bedo : Souvenirs du Parachutiste Bernard Bourdin du 1^{er} Commando de la CPIMa



L'évocation de l'embuscade de Bedo est un moment que je redoute chaque année et le 11 octobre est, pour moi, une journée douloureuse pour deux raisons.

Pourtant, la journée commence bien. Notre chef de groupe, le sergent Nessus, toujours fraternel et bienveillant envers moi, me dit au moment de monter dans les véhicules : « Petit, la 1664 n'est plus loin ! ». Ce seront les dernières paroles que j'entendrai de lui.

En route, dans le 6x6, avec mon meilleur ami, Norbert Martin, nous parlons de notre prochaine virée à Fort-Lamy : des Galas ou des 1664 qui vont nous changer de l'eau tiédasse du « caillou ». Avec nos 18 ans, nous sommes heureux et «le roi n'est pas notre cousin».

Vers 16 heures, nous tombons dans l'embuscade et nos rêves prennent brutalement fin ! Deux rebelles nous tirent dessus. Je me lève pour riposter et tire certainement en l'air ; 50 ans plus tard, je vois encore leurs tenues sables et entends Martin, blessé, dire « maman ».

Selon le Professeur Minet, chirurgien à l'hôpital militaire Bégin, la balle qui m'a touché a été freinée en traversant le corps de mon ami Martin. Elle m'a, cependant, occasionné des dégâts très importants : fracture ouverte et 48 mm d'os en moins ! Après l'embuscade, je n'ai plus de souvenirs jusqu'à mon hélicoptère sur Largeau.

De retour en France, je connais la solitude la plus totale. D'octobre 70 au 22 décembre 73, je passe un an et trois jours sans mettre les pieds à terre, suivis de neuf mois de rééducation. Pendant toute cette période, aucune visite de la famille para. Ni à Noël ni le jour de l'An! Fin 1972, alors que je suis toujours en milieu hospitalier, je suis déclaré «apte au service», mais décide de ne pas rengager.

Commence alors une vie de galère: pas de logement, errance dans le métro,

vente à la sauvette de tickets, la faim au ventre qui vous tenaille et l'obsession quotidienne de trouver à manger !

Un jour, je vois enfin la fin du tunnel en la personne du professeur Minet qui, lors d'une consultation, me trouvant en très mauvais «état», sollicite le docteur de la garnison pour me faire rengager.

Le 22 décembre 1973, à Angoulême, je signe un nouveau contrat après 4 ans et 6 mois de temps perdu, sans avancement ! Grâce à un « grand officier », comme on n'en rencontre pas souvent, je peux débiter une nouvelle carrière et, quinze mois plus tard, je suis enfin sous-officier, portant peut-être un béret noir, mais respecté !

Aujourd'hui, je connais le bonheur après 40 ans de souffrance !

Bernard Bourdin

11 octobre 1970 – Bedo : Souvenirs du Parachutiste Christien Laloye du 1^{er} Commando de la CPIMa



Lors de l'accrochage de Gouro, le 3 août 1970, nous avons eu 1 mort et 4 blessés. Aussi, pour cette opération en octobre, le capitaine Canal a mis en réserve notre commando. Ce n'est qu'au retour, sur le chemin de Faya-Largeau, qu'il nous fait prendre la tête de la compagnie. La chasse étant autorisée sur ce parcours, tireur d'élite, je scrute sans cesse le terrain et suis prêt à débarquer à l'apparition de la moindre gazelle.

Au déclenchement de l'embuscade, le camion de tête, où j'ai pris place, stoppe immédiatement.

Les rebelles sont embusqués de part et d'autre de la piste. Les plus proches, à la droite du camion, sont éloignés à peine d'une quinzaine de mètres ! Un Toubou surgit debout et, d'une longue rafale, vide le chargeur de sa Thompson dans notre direction. Quelques camarades sont instantanément tués. Les autres tentent de se mettre à l'abri du 6x6.

Les réflexes acquis pour faire face à une telle situation fonctionnent immédiatement. Le tireur au LG Sintese, le chargeur FM Martin et moi-même, sautons à gauche du camion et fonçons à travers les rochers face aux HLL embusqués. Au milieu de tirs nourris nous dépassons leur première ligne ; dans la foulée, postés à vingt ou vingt-cinq mètres d'eux, je leur lance ma DF et, au même moment, Martin prend une balle tirée par des rebelles situés, en deuxième rideau, à 50 mètres derrière nous. Cette position devient rapidement intenable, nous ne pouvons plus rester là. Martin, une musette de 400 coups sur le dos, son FSA « H.S » avec un étui collé dans la chambre, met baïonnette au canon. Stoïque, il ne bronche pas quand je lui demande de faire un bond de 100 mètres, avec une balle dans l'aine !

Nous « giclons » alors vers un amas de rochers situés en avant du camion de tête. Depuis cette nouvelle position, nous sommes dans le dos des rebelles, faisant face au plus gros du feu. Les 7,5 mm viennent rapidement à manquer. Mon camarade Martin, sans se plaindre, « dégraille » alors une bande d'AA-52 pour nous approvisionner.

Cinq ou six rebelles nous ont suivis dans notre déplacement. Une AP-34, tirée à l'épaule par Sintese sur l'un d'eux, a calmé leur ardeur et ils n'ont pas insisté. De mon côté, j'ai enlevé la lunette de mon FSA et nous avons tiré sur les rebelles nous tournant le dos, puis sur ceux qui passaient devant nous dans leur repli, bousculés par le 2ème et le 4ème commando. Cet épisode a duré entre trente minutes à une heure. La notion du temps se perd dans l'action! Après avoir manqué par deux fois ma cible, située à une centaine de mètres, le cours IST sur « la cible qui court » m'est vite revenu.

Martin, en défaisant les bandes d'AA-52, a pris une autre balle sans dire un mot et c'est là qu'il nous a quittés.

Après avoir reconnu les gens de chez nous qui débordaient le dispositif rebelle, j'ai fait mouvement sur notre camion en compagnie de Sintese.

L'attitude courageuse, face à la mort, de mon camarade Martin, m'est toujours présente à l'esprit et j'espère me montrer aussi digne que lui au moment de quitter cette terre !

P. S : Je n'ai jamais revu Sintese et tiens à dire que malgré les pertes que les rebelles nous ont infligées, nous n'avions pas de haine envers eux, voire du respect. Ce qui, je pense sincèrement, était réciproque.

Christian Laloye

11 octobre 1970 – Bedo : Souvenirs du Sergent Jacques Napoléon Parisot du 1er Commando de la CPIMa.

Prologue d'une embuscade

En cet automne 1970, les bandes rebelles tiennent le caillou dans la zone du Borkou-Ennedi-Tibesti (BET).

Partie de Faya-Largeau, à la recherche de bandes rebelles, la CPIMa fait halte, le 8 octobre au soir, dans la région de Bedo ; notre commando, comme à l'accoutumée, s'installe en bivouac, les hommes disposés en cercle, sur les crêtes dominant la piste où nos véhicules sont garés sous la protection de pièces FM verrouillant l'entrée et la sortie de la piste.

Au milieu de la nuit, sommations d'une sentinelle, suivies aussitôt d'une rafale de FM et de coups de feu : un ou plusieurs méharis, descendant du nord et blatérant dans l'obscurité, se sont heurtés à notre dispositif. Réflexes immédiats, nous « giclons » des sacs de couchage, saisissons nos armes, prêts à toute éventualité. Des balles sifflent au-dessus de nous et je réalise que nos silhouettes, se découpant bien sur la crête, représentent des cibles idéales pour les paras restés en contrebas nous prenant pour des HLL ! Je suggère à mon lieutenant, nouvellement arrivé à la compagnie, de ramper vers la contre-pente et ... d'attendre que cela se calme, sachant que les rebelles ne se battent pas la nuit.

Dès l'aube, la course aux « résultats » s'organise, mais se révèle bien décevante: à l'exception de quelques taches de sang que le sol, au grand

désespoir des essais de mouches, pompe avidement, rien d'autre ! Impossible de déterminer s'il s'agit de sang de chameau ou d'être humain et, donc, de faire le bilan de cet incident. Cependant, pour moi, il est certain que ce voyageur nocturne ne pouvait être qu'un rebelle venu de Kirdimi à Gouro, au ravitaillement ou aux nouvelles.

Cet épisode est vite oublié, car l'opération doit continuer.

Plus tard, cet incident m'est revenu en mémoire et, rétrospectivement, j'en suis arrivé à échafauder le raisonnement suivant: « Le chef de la bande rebelle que nous recherchons est mis au courant des incidents de la nuit et recoupe ses renseignements auprès des gens du village, confondant certainement section avec compagnie. Comme ce rebelle doit, sans doute, absolument



montrer ses qualités de chef afin d'assurer son autorité, son raisonnement est simple : ces paras sont, au mieux, une trentaine, et nous sommes quatre fois plus nombreux. Ils sont donc à notre portée et redescendront nécessairement, un jour ou l'autre, par la même piste pour regagner Faya. Il suffit donc de les attendre à l'endroit de notre choix pour leur tendre une embuscade bien préparée et dont les emplacements de tir seront parfaitement camouflés ! Alors, inch'allah, nous les exterminerons ! »

Les gens du désert sont d'une patience légendaire et cette supposition n'engage que moi. Mais, si elle s'est révélée être la bonne, dès lors, les dés étaient jetés !

Deuxième acte : faim et fin d'un dimanche très chaud.

Le dimanche 11 octobre, la CPIMa, après avoir fouillé les palmeraies de Kirdimi, N'Gourma, Bedo, Tigui et d'autres, rentre bredouille en direction de Faya-Largeau. Vers midi, entre Bedo et Kirdimi, lors d'un arrêt, à l'ombre d'une palmeraie, je partage ma ration avec le sergent Malbranque du 4ème commando. À sa grande surprise, je lui propose des cœurs de palmiers et...

l'invite à prendre la hache de son lot de bord pour les débiter sur des rejets les plus tendres et... les savourer tout crus !

En attendant de repartir après les heures trop brûlantes, on blague. Je lui dis alors : « Je voudrais bien être blessé pour connaître l'impression que cela fait ». Réponse immédiate : « Tu es fou d'en parler, ça peut porter malheur ! ». Un pressentiment ? J'ignore que, nous deux, allons bientôt être servis au-delà de toute espérance. Ah ! Oui, la blessure sympa, dont tout le monde rêve, on ne la choisit malheureusement pas dans cette loterie.

Vers 15 heures, nous reprenons la piste avec l'autorisation de tirer des gazelles pour tenter d'améliorer notre ordinaire. Petites et invisibles à 100 mètres, grâce à leur excellent mimétisme, elles sont quasiment intouchables.

En repartant, par précaution, je regarnis le chargeur à moitié vide de mon fusil. Le commando de tête reconnaît la piste puis, après quelques kilomètres, nous le relevons. Chaque endroit suspect est reconnu à pied avant de remonter dans les 6X6 et ce «manège» se renouvelle jusqu'au moment où la piste va devenir rouge de sang !

Sur la piste rouge.

Je suis, à distance de poussière, derrière le premier camion, transportant le lieutenant, sa « commandement » et un groupe. La piste qui traverse une faible cuvette arrive dans un goulet dominé, à droite par une petite falaise très proche et à gauche par un glacis parsemé de rochers. Pas de quoi fouiller cet endroit pour les ouvreurs de piste que nous sommes.

Un pressentiment m'a fait ranger mes Ray-Ban et mon appareil photo dans la boîte à gants du 6X6. Soudain, nous sommes entourés de geysers de sable, des balles claquent sur le camion. Je comprends que c'est une embuscade à bout portant qu'il sera difficile de gérer vu l'intensité du feu. Je hurle au chauffeur de stopper et aux autres de débarquer. Mon nouveau conducteur essaie en vain de dégager son fusil du support. Je lui dis de le laisser et de se réfugier au fond, sur les pédales, sa petite taille devant lui permettre d'être protégé par le moteur et la roue de

secours. Quelques secondes à peine se sont écoulées.

Je bondis de mon côté vers la crête; arrivé à quelques mètres du sommet, un rebelle se dresse de sa cache, son fusil braqué, cinq mètres environ nous séparent, nous nous regardons dans les yeux, intensément, aucun des deux ne tire... peut-être avons-nous échangé dans nos regards un tacite cessez-le-feu? Je redescends en courant alors qu'il se reposte, pensant prendre une balle dans le dos. Rien.

Arrivé, côté conducteur, je cherche un abri, les roues devenues boucliers sont toutes occupées et n'offrent pas une garantie totale. Dans la caisse : des corps inertes. Je reconnais Arondeau. Bourdin gémit, le fémur brisé. Le camion devient un piège mortel, d'autant que des balles m'encadrent, venant de l'autre côté. Je suis furieux, car les rebelles ne montent même pas une embuscade réglementaire!

Je repars alors en courant vers ma crête, mais, arrivé à proximité du sommet, je dégoupille mon OF que je laisse fuser, en comptant jusqu'à cinq, et la jette à quelques mètres sur la zone où devraient se cacher mon HLL et ses copains. L'explosion me projette du sable et des pierres. La surprise a dû être totale! Je confirme le coup en dégoupillant ma DF, la laisse fuser jusqu'à quatre et la lance un peu plus loin que la précédente, en pensant que les rebelles auraient pu reculer. Dès l'explosion, je me redresse et vide, tous azimuts, un chargeur, à l'horizontale, dans un nuage opaque de poussière de sable.

Je me baisse pour recharger. Le caporal-chef Thomas, dissimulé derrière un rocher situé entre le camion et moi, m'appelle, le bras tendu, une grenade à la main : Sergent, Sergent, est-ce que je peux lancer ma grenade ? Je lui crie de se planquer, mais une balle le touche à l'épaule et le culbute derrière son rocher. Il laisse échapper sa grenade dégoupillée qui explose à ses côtés. C'était une DF ! Il mourra de ses blessures une semaine plus tard, lors de son transfert vers la France.

Soudain, j'aperçois un Toubou, sans arme, courant vers la queue du convoi !

Enfin, j'en vois, un me dis-je !

Le plus rapidement possible je termine mon rechargement et prends le Toubou dans ma ligne de mire, mais, au dernier moment, je réalise qu'il s'agit de notre guide ... Il est vrai qu'un rebelle sans arme, c'est bizarre !

Toutes ces actions menées pour sécuriser ma zone m'ont fait repérer par les tireurs d'en face, dont deux en particulier. L'un est proche du premier camion, l'autre sur ma gauche, mais parfaitement invisibles.

Les balles s'écrasent autour de moi. Leurs impacts font autant de bruit qu'un coup de départ. Je sursaute à chaque fois, je récolte des éclats dans le dos, le flanc gauche et le bras droit. J'ai l'impression que ma silhouette est dessinée sur la roche. Vu la tournure des événements, je comprends que je n'ai aucune chance de m'en sortir. Un dernier but : vendre chèrement ma peau. Mais ne pas avoir de cible en vue, c'est rageant. En tuer quelques-uns me soulagerait pour mieux accepter mon destin. D'autant plus que je les entends, par intermittence, chanter, pour fêter une victoire, c'est-à-dire la mort de l'un des nôtres... C'est lugubre au milieu des détonations.

Brutalement, je reçois un choc terrible à la jambe droite, une douleur fulgurante. Le pied gauche est atteint,

lui aussi. Je relève le treillis pour découvrir une plaie énorme à la place du mollet. On y mettrait une « tôle », mais l'artère n'est miraculeusement pas touchée. Finis les sentiments, c'est l'instinct de survie renforcé par la rage. J'ai beau scruter le terrain en face : rien à tirer ! Un autre tireur HLL finit par me placer une balle dans le flanc gauche, une claque puissante dans les côtes. Un gargouillis intérieur. Je pense à la même blessure mortelle du lieutenant Chaussin en août dernier. Malgré la douleur, un hurlement nerveux sort de mes entrailles et j'attends de voir le film de ma vie. Rien. Le décor ne change pas, les tirs continuent. Ce n'est pas mon heure. J'arrête de hurler et me laisse tomber pour faire le mort. Ça marche. Ils ne me tirent plus dessus et un para couché sous le camion, ayant vu la scène, dit aux autres : « ça y est, ils ont eu le sergent »

Je sors ma grenade au phosphore, très dangereuse, dont seuls les cadres sont dotés. Je la dégoupille un peu, enterre mes mains dans le sable et continue à faire le mort. De loin, la simulation est, sans doute, plausible, mais illusoire de près avec mon trou de balle dans le dos, laissant échapper bruyamment l'air du poumon. Au cas où les rebelles auraient l'intention de venir récupérer des armes et peut-être achever les blessés, ce qui



Quelques Dodge 6x6 de la CPIMa, sur les lieux de l'embuscade de Bedo. A l'issue du combat, nos morts y sont allongés sous des toiles de tente.

TÉMOIGNAGES DE MEMBRES ACTEURS DU 1er COMMANDO DE LA CPIMa 7/7

s'est déjà-vu, il me suffirait alors d'un petit geste et deux secondes et demie plus tard, c'en était fini pour tous !

Dans l'intervalle, Raygasse, blessé sous le camion, sort de son abri précaire en se traînant et en appelant sa mère : Maman, Maman... Ses camarades lui hurlent, en vain, de revenir. Des balles l'encadrent et il est achevé. Il n'y a donc plus de doute sur les intentions des HLL. Le plus dur est l'impuissance à riposter. C'est horrible. Soudain, des bruits plus forts nous parviennent. D'abord, des sifflements, puis des explosions. Ça tombe au petit bonheur sur le site de l'embuscade. Je comprends alors que les camarades réagissent avec les FLG et à coups de mortier, mais me dis que ce serait trop con d'en recevoir un maintenant. La coupe déborde ! En face, j'entends crier, puis je vois les gars

du 4ème commando voltiger en hurlant et en criant. C'est le bonheur, on va être sauvés ! J'ai alors la sensation de mieux respirer !

Mizera, mon pourvoyeur FM, dont une balle a coupé les brêlages dans son dos, arrive. Ne pouvant parler, je lui montre ma grenade qu'il sécurise puis il décroche mon poignard US en me disant qu'il me le rendrait plus tard. Il tint parole 3 ans après !

Le sergent-chef Derenne passe en courant, me demande si ça va, n'attends pas une réponse impossible à formuler et disparaît dans les rochers. Arrive enfin le capitaine-médecin Marini. Il me met à nu à coups de scalpel, me soigne et je me retrouve à grelotter sur une civière. La nuit tombe, le froid aussi. On me couvre avec des duvets pris dans le paquetage des collègues tués.

Le sergent-chef Picco du 4ème commando, avec qui je partage la chambre à Fort-Lamy, s'approche. J'essaie de lui demander de s'occuper de mes cantines. Il me répond d'un drôle de oui pas très convaincant, en faisant une drôle de tête... Je ne voyais pas la mienne.

Une alouette II s'est posée dans le secteur, deux brancardiers improvisés, le caporal-chef Abel et Mocaer, me déposent dans l'une des deux nacelles et le caporal-chef Thomas dans l'autre. On décolle pour Largeau où d'autres combats m'attendent.

Je suis arrivé à la fin de la piste rouge.

Jacques, Napoléon Parisot
(dit Napo)

TÉMOIGNAGES DE MEMBRES ACTEURS DU 2ème COMMANDO DE LA CPIMa 1/10

Témoignage du Parachutiste de 1cl Jean- Jacques Mathieu (CP 1970- 71 et 1971-73) concernant le combat du 11 octobre 1970 à Bedo



Au départ de Faya-Largeau, le 8 octobre 1970, nous sommes partis en mission pour contrôler quelques palmeraies avec le lieutenant Neau du 1° commando, le lieutenant Beaufiles du 2° commando (dont je faisais partie), le lieutenant Raffenne du 4° commando, le capitaine Canal commandant de l'unité, avec la section de commandement de l'adjudant Jadoule et de l'adjudant Chan qui avaient à leur disposition une pièce de 57.SR et un mortier de 81, empruntés à l'armée Tchadienne, ainsi qu'une dizaine de soldats.

Nous sommes arrivés en soirée dans la passe de Bedo où nous avons établi le campement pour la nuit. J'ai pris la garde de minuit à 1 heure ; quand j'ai remplacé mon camarade il m'a conseillé de ne pas rester aux pieds des rochers car il y avait beaucoup de serpents et de scorpions et il m'a dit de me poster sur le rocher. Vers minuit trente j'ai entendu parler et j'ai vu arriver un chameau avec un homme qui le tenait, suivi d'une

trentaine de personnes ; à ce moment-là j'ai voulu avertir mon chef de groupe en lui lançant des cailloux (sans résultat). J'ai fait un tir de sommation, j'ai vu des flammes et j'ai entendu des détonations ; en réaction, j'ai ouvert le feu pour me protéger ainsi que le groupe. Tout à coup, le chameau avec la personne qui était pendue à son cou, est entré dans le campement et a fait le tour de celui-ci ; tous les commandos lui ont tiré dessus, sans résultat puisqu'il a réussi à s'échapper.

Plus rien ne s'est passé de la nuit. Au lever du jour du 9 octobre 1970 nous avons constaté au bilan, avec mon chef de groupe et le lieutenant Beaufiles, qu'il ne restait sur les lieux qu'une vingtaine de chaussures (claquettes) mais c'est tout ...

Nous avons été convoqués par le capitaine Canal qui nous a dit que j'avais ouvert le feu sur des marchands et non sur des rebelles... Je lui ai répondu que les soit-disant marchands avaient riposté parce que j'avais vu plusieurs flammes qui ne pouvaient pas correspondre à mes balles dans le sable. Il nous a répondu que l'incident était clos et rappelé de prendre toutes nos précautions pour que les sentinelles puissent avertir les chefs

de groupe s'il se passait quelque chose.

Après cet incident nous avons continué notre mission de contrôle des palmeraies. Le 9 octobre 1970 nous avons monté une embuscade dans une palmeraie où nous avons aperçu des rebelles armés mais nous n'avons pas déclenché le dispositif ; je précise que nous avons tenu compte des recommandations du capitaine Canal car toutes les sentinelles étaient reliées à leur chef de groupe par une corde de façon à donner immédiatement l'alerte. La nuit s'est passée sans incident.

Le 10 octobre 1970 nous avons continué à rouler vers d'autres palmeraies où il n'y avait rien à signaler ; la nuit nous avons monté une nouvelle embuscade dans une palmeraie où nous avons découvert un stock de dattes ; embusqués, nous avons attendu toute la nuit que les rebelles viennent s'y ravitailler mais rien ne s'est passé.

Le 11 octobre 1970, nous avons repris la piste de retour en direction du poste de l'armée tchadienne de Kirdimi, distant de Bedo d'environ 50 km ; à midi on s'est arrêté pour manger dans un petit village abandonné qui était à 15 km de Bedo ; nous en sommes repartis vers 15 heures.



Vue du convoi de la CPIMa, sur la piste de Bedo ; en tête, on reconnaît les Dodge 6x6 du 2^{ème} Commando et notamment le Sergent Maret.

Vers 16h30 nous sommes arrivés à peu près au même endroit où j'avais ouvert le feu dans la nuit du 8 octobre 1970 ; tout à coup le convoi s'est arrêté et on a entendu des rafales de mitrailleuses sur l'avant du convoi où se trouvaient le lieutenant Neau et le capitaine Canal ; le lieutenant Beaufile nous a dit de débarquer et a crié « embuscade » ; on s'est tous réfugié sous le camion du groupe, et au bout de quelques minutes on était en train de se faire tirer dessus quand le lieutenant Beaufile s'est rendu compte que les HLL étaient en train de nous enfermer dans la passe et que si on restait sous le camion on n'avait aucune chance de s'en sortir ; alors il a décidé d'aller au contact des rebelles. Il nous fallait sortir de là-dessous au plus vite pour aller se mettre à l'abri de quelques rochers où nous avons été pris sérieusement à partie. Après avoir tiré plusieurs chargeurs, mon arme s'est enrayée et le lieutenant Beaufile m'a dit : on te couvre, démonte la culasse (chose que j'ai faite) pour pouvoir continuer à nous défendre.

Au même moment, le 4^o commando est arrivé à notre hauteur, car il était à

l'écoute radio, et nous avons pu nous dégager de l'assaut des rebelles. Le 4^o commando a continué sa progression vers l'avant du convoi pour aller dégager le 1^o commando du lieutenant Neau et, nous aussi, nous avons pu aller jusqu'à la hauteur de l'adjudant Chan qui se trouvait au milieu du convoi sous un déluge de feux. Nous sommes arrivés à prendre le dessus sur les rebelles qui se sont trouvés entre les feux du 4^o commando et du 2^o commando, mais aussi ceux du mortier de l'adjudant Chan qui faisait beaucoup de dégâts. À la fin de tous ces tirs on a vu qu'il y avait beaucoup de blessés et, par radio, nous avons appris les décès de plusieurs de nos camarades du 1^o commando du lieutenant Neau.

Malgré sa blessure le capitaine Canal a continué à diriger l'opération et nous a annoncé les décès de 11 de nos camarades et aussi les 25 blessés qu'il y avait au sein de l'effectif.

Malgré nos fortes émotions, il fallait continuer à sécuriser, à tout prix, le reste de la colonne, pendant que le médecin et les infirmiers s'occupaient des blessés,

alors que la nuit tombait et qu'on n'était pas à l'abri d'une nouvelle attaque...

Vers 22h, mon chef de groupe et le lieutenant Beaufile sont venus me chercher pour aller voir le capitaine Canal qui nous avait convoqués tous les trois : à notre arrivée il nous a présenté ses excuses pour ne pas avoir pris au sérieux le rapport que nous lui avons transmis en ce qui concernait l'accrochage survenu, trois jours avant, au même endroit où venait de se dérouler l'embuscade.

Le capitaine Canal a bien compris que ce n'était pas des marchands mais des rebelles que nous avions signalés ; ils n'avaient pas bougé car ils se doutaient que, pour revenir vers le poste Tchadien de Kirdimi, on était obligé de repasser au même endroit et ils n'avaient donc qu'à monter l'embuscade et nous y attendre.

À la suite de cet entretien, le capitaine Canal a demandé au lieutenant Beaufile de préparer deux groupes (dont je faisais partie) pour effectuer le 1^{er} ratissage, tant qu'il faisait nuit, pour aller voir s'il y avait des blessés chez les rebelles et récupérer les armes avant qu'elles disparaissent ; il fallait se dépêcher car un avion allait arriver pour larguer des lucioles et nous allions devenir des cibles faciles.

Au cours de ce ratissage on n'a pas trouvé de blessés mais une vingtaine de morts et nous avons récupéré quelques armes. Je faisais partie des deux groupes qui ont effectué le ratissage et nous avons tous très peur car on voyait les djellabas blanches qui flottaient dans le vent et on ne savait pas si la personne était morte ou vivante ; c'était très difficile d'avancer. Après le ratissage nous avons préparé une zone sécurisée pour que l'Alouette II se pose afin d'évacuer les blessés les plus graves ; malgré la nuit les pilotes ont pris de gros risques pour venir les chercher...

Ma mémoire me fait défaut j'ai oublié les noms de mes camarades et je le regrette.

Jean-Jacques Mathieu

Bedo par le Sergent

Jacques Michaux, chef de groupe au 2^{ème} Commando

Extraits de son journal de marche



Jeu- di 8 octobre, il est 8 h, et nous recevons les ordres pour la journée : départ vers 15 h 00 pour quatre jours, perception des grenades au phosphore et des fusées éclairantes. Vers 13 h, le départ est annulé...

Départ dans la nuit du 9 pour Kirdimi puis Bedo. A N'Gourma nous rencontrons notre guide ; sa femme s'est fait tabasser par les rebelles. Il se propose de nous amener jusqu'à Bedo; là-bas sa femme pourra nous renseigner. A N'Gourma, nous bouclons le village, notre commando y pénètre et effectue une fouille. Un indigène est capturé à la demande de la préfecture de Largeau. Nous déjeunons à Kirdimi. 15 h 30, départ pour Bedo ; bivouac à 15 Km de Bedo avec dispositif en triangle base en avant.

Samedi 10 à 1 h du matin, rafale de la sentinelle, branle-bas de combat, une caravane suspecte s'est aventurée dans notre dispositif. Après quelques tirs de notre part la nuit redevient calme. Nous doublons les sentinelles. Vers 5 h, nous allons aux résultats.

Nous constatons qu'il y a eu une belle débandade de la part des caravaniers. Pas d'homme blessé, ni de cadavre, seulement un chameau blessé à mort que nous achevons.

A 6 h, départ pour Bedo, nous y sommes à 10 h. Nous abordons la palmeraie en toute sécurité. Personne, mais notre accrochage de cette nuit a dû les alerter ! 13 h, pause repas ; 16 h, retour sur la palmeraie pour y passer la nuit. Après l'expérience de la nuit dernière je prends le maximum de précautions : emplacements de combat, définitions des champs de tir et tirs repérés, consignes précises....

Dimanche 11, à 6 h, nous rejoignons le gros de l'unité resté en arrière. Le 1^{er} et le 4^{ème} commando vont reconnaître le village de Tigui situé au nord de Bedo ; nous restons en réserve avec la section commandement, à 5 Km du village. Je touche au premier coup de fusil ma deuxième gazelle, ce soir bombance !

15 h, nous retournons vers Kirdimi.

Passé 16 h, c'est l'embuscade. Le 1^{er} commando (lieutenant Neau) en tête du convoi, est sous le feu des rebelles, à bout portant.

La section de commandement (avec le capitaine Canal), juste derrière, est fixée par le feu des rebelles. Notre commando (le 2^{ème}) en 3^{ème} position n'est pas fixé ; nous débarquons sous quelques tirs pour déborder sur le flanc gauche. Le 4^{ème} commando (lieutenant Raffenne), loin derrière nous n'est pas dans la nasse de l'embuscade. Il contourne l'embuscade sur le même flanc que nous mais un peu plus sur les hauteurs. Les tirs proviennent de partout...

Mon groupe ne rencontre pas de résistance sérieuse, mais les messages radio nous font comprendre que le 1^{er} commando subit de grosses pertes, ils sont quasiment au corps à corps avec les rebelles. La commandement subit, elle, une pression moins forte mais n'a plus de possibilité de manoeuvrer...

Il nous faut aller vite pour les secourir ! Maret utilise sa voltige de belle manière, quel combattant ! Du coup il me laisse son équipe feu. Nous progressons vite ; sur notre flanc le 4^{ème} commando progresse plus vite encore car il ne rencontre presque pas de résistance, si bien qu'ils finissent par se retrouver dans notre axe de tir...

Peu après, nous sommes maîtres des hauteurs et la liaison avec la tête du convoi est réalisée, les rebelles ont fui en laissant de nombreux morts. La nuit tombe le calme revient.

C'est l'heure du bilan pour nous. Onze morts chez nous, dont mon bon copain Nessus mort suite à deux impacts dans la tête qui lui ont éclaté l'arrière du crâne. Le sergent-chef Voronine, l'adjoint du lieutenant Neau lui aussi y a laissé sa peau. A ceux-là s'ajoutent seize blessés dont trois très grièvement (l'un d'entre eux, le caporal-chef Thomas, décèdera quelques jours plus tard).

Nous adoptons un dispositif de sûreté pour passer la nuit sur place. Un Nord-2501 vient lancer ses lucioles, nous y voyons comme en plein jour !

Cette opération lucioles durera toute la nuit... Pour nous, c'est un réconfort car nous avons été sonnés par la dureté de l'accrochage. Le vent de sable se lève. 19 h 30, un hélicoptère Al-II vient prendre les quatre blessés jugés les plus graves.

Les mécanos s'activent pour réparer les véhicules touchés par de très nombreux impacts. Deux de ces véhicules sont irrécupérables et seront incendiés. Le capitaine Toubib et les infirmiers travaillent toute la nuit pour essayer d'arracher à la mort ces jeunes paras blessés. Le sergent Parisot criblé de balles est semble-t-il condamné, il en survivra grâce à une rage de vivre hors du commun...

L'hélicoptère revient pour évacuer d'autres blessés. A 5 h 30, nous apprenons qu'un convoi viendrait à notre rencontre. A 6 h 30, je descends au poste de commandement, je vois alors les 11 cadavres alignés dans leurs tenues camouflées, la tête recouverte par les toiles de tente, et des blessés partout.

Au milieu de tout cela, le lieutenant Neau qui me montre son véhicule truffé d'impacts de balles. Pendant plus de 1 h 30, il a tenu à distance les rebelles depuis le dessous de son bahut avec comme seule arme son pistolet automatique et quelques grenades. Tous les occupants de son véhicule sont morts sur ou à côté du véhicule. Nous découvrons 6 rebelles morts à 5 m de sa position.

Troisième rotation de l'hélicoptère avec 4 blessés à nouveau. Les AD-4 patrouillent dans le secteur, leur présence nous rassure. Nous attendons toujours le convoi de secours, il est 7 h 30, la tempête de sable s'intensifie encore. 9 h, sans nouvelles des secours, seuls, nous repartons pour Kirdimi. Mon véhicule ouvre la marche, nous sommes tendus.



Les Skyraider AD.4 survolent et rassurent les paras éprouvés de la CPIMa.



Nous chargeons les morts dans les hélicoptères venus à notre rencontre...

Chaque rocher est suspect, nous nous déplaçons comme des cavaliers en sûreté...

11 h, nous effectuons notre jonction avec la colonne de secours. Treize heures, à Kirdimi, nous chargeons nos morts dans un vieux camion Magirus. 14 h, nous repartons avec en tête l'ancienne section Renzi de l'armée tchadienne. A 16 h 30, nous chargeons les morts dans les hélicoptères venus à notre rencontre.

C'est la dernière fois que nous verrons les corps, ils sont déjà gonflés par la décomposition provoquée par la chaleur ; c'est à peine si je reconnais les traits du visage de mon vieux copain Nessus. Plus tard je ne verrai plus que des cercueils.... Dix-huit heures, nous sommes à Largeau et je consomme deux bières avec envie.

Mardi 13 octobre matin, remise en condition du bonhomme et de l'armement, je vais écrire à ma mère et à ma copine pour les rassurer, car l'accrochage va passer sûrement dans les journaux de la métropole.

NB : Effectivement notre aventure passera les jours suivants dans les médias écrits, radio-diffusés et télévisés avec des commentaires pour le moins déplacés tels que : « beaucoup de morts mais pas d'appelés parmi eux ».

Jacques Michaux

Récit du Lieutenant Pierre Beaufils, chef du 2^{ème} commando.

La situation sécuritaire ayant été jugulée, bien que non éradiquée, dans les régions centre et est du Tchad, le commandement a décidé de porter désormais son effort sur les provinces du nord, le BET. C'est ainsi que l'essentiel de la CPIMa a été pré-positionné dès fin septembre 1970 à Faya-Largeau pour pouvoir intervenir dans un secteur très accidenté, presque grand comme la France.

Seule une section de combat est restée à Fort-Lamy, en guise de « pompier », pour le reste du territoire tchadien.

Début octobre à Faya-Largeau se tient donc une réunion sur la situation sécuritaire de la région Borkou. Les palmeraies y sont régulièrement harcelées, voire rançonnées par les HLL



Le Lieutenant Pierre Beaufils, chef du 2^{ème} Commando de la CPIMa.

pour assurer le soutien logistique de leurs bandes très légères et très mobiles. Une information, certes vague mais persistante, ressort de cette réunion : une bande de moyenne à forte importance « rôderait » dans la région montagneuse au nord de la palmeraie de Kirdimi, où un élément de la Garde Nomade tenait garnison et se sentait menacé.

La décision fut prise d'envoyer la CPIMa « nomadiser » dans le secteur pour prendre contact avec cette garnison, faire de la présence dans les palmeraies environnantes et si possible préciser le renseignement.

La « mission Bedo » a comporté trois temps : une progression vers les palmeraies, l'embuscade proprement dite et le retour. La version de Mathieu s'attache aux deux premiers temps.

Pour ce qui concerne l'accrochage de la nuit, je n'ai pas grand-chose à rajouter à la version de Mathieu si ce n'est que dans les consignes d'ouvertures du feu que j'avais définies, j'avais fixé une limite droite qui interdisait tout tir en direction des emplacements du gros de la compagnie, pour éviter des tirs fratricides. C'est vraisemblablement pour cela aussi que Mathieu avait attendu que l'élément qui se déplaçait, entrât dans son champ de tir. La seule personne extérieure à mon commando qui, à l'époque, avait témoigné avoir reconnu des tirs de Stati, était le radio du Capitaine, le Caporal-chef Grenier qui arrivait en fin de séjour et dont c'était la dernière sortie avant rapatriement.

En sa qualité d'ancien sur le territoire il avait appris à distinguer les différents types de claquement.

J'ai voulu suivre les traces de cet élément mais l'autorisation m'a été refusée ; par contre je ne me souviens pas des sandales abandonnées dont parle Mathieu.

Nous avons donc repris notre progression vers les villages que nous devions reconnaître, où bien sûr il n'y avait plus personne : les villageois avaient été prévenus de notre arrivée soit par les bruits de la fusillade de la nuit précédente, soit par un coureur. Pour la suite, le récit de Mathieu me semble conforme. Sauf que je n'ai

aucun souvenir non plus de ces hommes armés, vêtus de blanc, que nous aurions ignorés. Je dirais même que je conteste ce point car le cas échéant, nous aurions failli à notre mission.

Le 11 octobre, le Capitaine décida de rentrer car nous arrivions en limite d'autonomie logistique (l'alimentation).

Au moment d'entamer le retour et comme le secteur semblait déserté, j'ai demandé et obtenu l'autorisation de chasser pour améliorer l'ordinaire des rations. Je ne sais pas si le commando Raffenne qui me suivait a chassé. Pour ce qui concerne le 2ème commando, mon gouvier a cru voir une gazelle couchée. J'ai arrêté mon véhicule, et donc toute la colonne qui me suivait, pour vérifier à la jumelle que finalement c'était une erreur.

Nous avons repris la progression en accélérant le mouvement pour raccrocher la section de commandement. Comme le terrain se composait de terrasses successives nous ne pouvions voir les véhicules qui nous précédaient avant d'avoir gravi la pente qui nous séparait du palier suivant.

Parvenus en haut nous avons entendu des tirs et avons pensé qu'il s'agissait de tirs de chasse et à nouveau j'ai ajusté mes jumelles. La radio était totalement inaudible vu que tout le monde, groupes de combat inclus, était sur le même réseau. C'est alors qu'un impact est venu claquer sur mon dossier et que nous nous sommes rendu compte que l'on nous tirait dessus.

Le champ de bataille se présentait schématiquement sous la forme d'un L renversé (lambda majuscule). La partie verticale était une falaise rocheuse qui longeait la piste pour véhicules sur notre gauche. L'ennemi y était embusqué. C'est à l'extrémité droite de la barre horizontale qu'avait eu lieu notre accrochage de nuit à l'aller. La piste véhicules passait à la jonction des deux itinéraires. C'est dans cette passe que l'embuscade a été déclenchée.

« Débarquez ! ».

Nous avons giclé du véhicule et spontanément nous nous sommes mis à l'abri derrière une petite arête rocheuse parallèle à la falaise, mais sur la droite des véhicules. J'hésitais à

donner l'assaut de la falaise. Je craignais de créer une poche dans le dispositif adverse et me trouver face à des ennemis sur trois directions : devant, à droite et à gauche (ce qui était arrivé à Gouro quelques temps auparavant et avait été à l'origine de la mort du Lieutenant Chaussin). La voix du Sergent Maret qui m'avait rejoint, me tira de mes réflexions : « Mon Lieutenant, qu'est-ce qu'on fait ? »

C'est là que je m'aperçois que tout le commando a agi par imitation au fur et à mesure que les véhicules arrivaient sur le plateau, que tout le monde était donc derrière la petite arête rocheuse, en attente face à la falaise.

Alors tant pis, on y va. J'ai hurlé :

« À l'assaut ! ».

En ligne sur un rang, comme à la parade, le commando a foncé sur la falaise. Une fois en haut nous avons obliqué sur notre droite pour commencer une progression en direction de Neau.

Progression difficile face au soleil sur le déclin qui nous empêchait de distinguer à coup sûr « ami ou ennemi ». Le commando Raffenne (de mémoire) a gravi la falaise en véhicule par une langue sablonneuse ; il s'est retrouvé à ma gauche et a entamé lui aussi un mouvement tournant vers la passe mais avec plus d'amplitude que moi. Sa progression semblait un moment ralentie par une forte résistance et mon espace étant trop restreint pour un commando complet, j'ai envoyé le groupe du Sgt Michaux sur l'aile gauche du commando Raffenne pour peut-être l'aider. Le combat mené par les deux commandos sur la falaise s'est déroulé à l'initiative des chefs de commandos qui se coordonnaient entre eux car le capitaine, bloqué sous ou à proximité de son véhicule, était dans l'impossibilité de coordonner nos actions.

Le combat a duré jusqu'à la nuit tombante. L'ennemi, n'aimant ni le combat rapproché ni le combat de nuit, a fini par décrocher. Notre difficulté majeure est venue de ce que, sur ce tronçon, nous progressions d'est en ouest, donc face au soleil couchant, ce qui a fortement gêné notre visibilité et par conséquent la précision de nos tirs.

À la nuit tombée, le calme étant revenu sur la zone, la compagnie



Les HLL, parfois armés de fusils Enfield 303, ont fini par décrocher...

se regroupe autour de la passe. Le capitaine donne les ordres pour la nuit. Je n'ai personnellement pas le souvenir de quelconques excuses de sa part mais vu les événements il se peut que j'ai oublié ce point. Le 2ème commando est désigné pour effectuer d'abord un ratissage complémentaire afin « d'assainir » le terrain précédemment occupé par l'ennemi puis pour assurer la sécurité du secteur et interdire tout retour offensif éventuel.

Médecin et infirmiers faisaient le décompte des blessés et s'affairaient autour des plus gravement atteints pour les mettre en condition afin d'être évacués rapidement sur Largeau le lendemain. En fait, c'est l'Alouette II qui assurera cette mission la nuit même, bien que n'étant pas équipée pour le vol nocturne. Le pilote, assisté du commandant des AD-4, en guise de navigateur, progressa à vue. L'aire de poser fut éclairée par nos véhicules.

Les mécanos faisaient de leur mieux pour remettre en état de marche les véhicules durement touchés, pour un départ le lendemain. Malgré leurs efforts le convoi de retour se composera de véhicules tracteurs et de véhicules tractés.

Dans l'intervalle le Sergent-chef Trémauville, radio AN/PRC-9, a enfin pu obtenir la liaison radio.

Cette liaison il l'avait depuis la fin des combats, sauf qu'il fallait attendre « l'heure de la vacation » pour que les compte-rendus puissent être transmis.

À la fin de la vacation il a balayé les fréquences pour écouter les informations de France métropolitaine. C'est là qu'il a entendu une déclaration malheureuse de Monsieur Michel Debré, ministre des armées, disant quelque chose comme « *ce n'étaient que des engagés* ». Propos qui s'étaient répandus comme une traînée de poudre au sein de la compagnie, entraînant colère et esprit de révolte parmi les parachutistes déjà bien éprouvés par les combats et le bilan subi. Seul l'investissement de l'encadrement et le spectacle des lucioles larguées par Nord 2501 a pu apaiser cette colère et ramener le calme et la discipline.

Le lendemain 3ème temps : le retour sur Kirdimi puis Largeau.

Le 2ème commando est désigné pour effectuer l'ouverture de route. Elle s'est faite à pied en passant par les hauteurs des rochers pour, d'une part déloger toute nouvelle embuscade éventuelle et parce que d'autre part le poste de Kirdimi avait envoyé vers nous un élément chargé d'ouvrir et de sécuriser la piste entre Kirdimi et notre point de rencontre. Donc chef de section en tête car les hommes étaient bien nerveux et il fallait éviter toute méprise.

Une fois la jonction établie, le retour sur Kirdimi s'est déroulé sans encombre sous un soleil de plomb qui faisait se gonfler les corps des défunts en début de décomposition. Ils devaient être évacués par H 34. Une première rotation en emporta une partie. Le 2ème commando détacha une escorte pour transporter le restant en véhicule afin de raccourcir la distance à parcourir par les hélicoptères et gagner un peu de temps. Ce n'est qu'une fois la deuxième rotation embarquée que le retour vers Largeau put se poursuivre « normalement ».

Épilogue.

L'intervention française au Tchad des années 1968 et au-delà a été menée par des unités n'ayant plus aucune expérience du feu, tant pour les hommes que pour l'encadrement des petites unités. L'embuscade de Bedo en fait partie. Seuls les plus anciens avaient eu un baptême du feu avec leur encadrement précédent. Le commando Raffenne avait fait son baptême du feu quelques temps auparavant au centre du Tchad.

Après une année passée au sein de la CPIMa puis une autre dans la foulée comme officier chargé du renseignement opérationnel au sein du 2ème Bureau de l'EMFT, je pense pouvoir affirmer que l'embuscade ne nous était pas destinée.

En effet, comme dans la nuit du 8 au 9 octobre seules quelques armes du 2ème commando avaient ouvert le feu contre l'élément qui passait dans notre dispositif et que personne du gros de la compagnie ne s'était manifesté, l'élément pensait vraisemblablement avoir affaire à un détachement de la garde nomade de Kirdimi. Par ailleurs cet élément progressait sur la piste chamelière, distincte de la piste pour véhicules et plus courte, mais que les militaires métropolitains ne connaissaient pas. C'est le hasard qui a voulu que mon commando soit placé là.

Cette hypothèse est renforcée par le fait que l'embuscade du 11 octobre avait été très bien montée, tant pour le choix de l'emplacement que pour le dispositif adopté, mais qu'elle était sous-calibrée pour une colonne de compagnie composée de 15 à 18 véhicules.

C'est ainsi que, retardé par mon « épisode chasse », et bien qu'étant encore à distance du tir ennemi, mon véhicule était hors du champ de l'embuscade. C'est ce qui a permis que, malgré l'adresse à longue distance des tireurs adverses, le tir qui m'était destiné passa entre mon conducteur, mon radio et moi pour se planter dans mon dossier.

Le bilan pour notre compagnie a été bien lourd : 11 morts dont 2 sous-officiers, 16 blessés graves et 9 blessés légers. Mais « la Bande du Borkou » a été sévèrement étrillée (les renseignements parvenus ultérieurement parlaient d'une centaine de morts et blessés graves) et ne s'est plus manifestée par la suite que par de petites escarmouches face aux seules unités tchadiennes.

Les opérations ultérieures, dont celles sur Zouar et sur Goubone, eurent pour objectif plutôt les HLL du Tibesti commandés par Haneur, le frère de Goukouni Ouaddaï.

Pierre Beaufiles

Récit de Gérard Vuitteney, alias Chinois, alors Caporal au 2ème Commando (Lieutenant Beaufiles).

Extraits de son ouvrage
« 32 ans d'aventures parachutistes et coloniales » (2006) – p 130 à 136

Le 6 octobre la compagnie nous rejoint en véhicules et le lendemain matin, les trois commandos motorisés démarrent en direction de Bedo.

Comme d'habitude, de nombreux incidents mécaniques ralentissent la progression de la première journée d'opérations : crevaisons, *vapor-lock*... Le capitaine décide de bivouaquer avant d'arriver à Bedo pour ne pas y arriver de nuit. Le gros de la compagnie, composé de la section de commandement et des 1^{er} et 4^{ème} commando, s'installe sur un plateau qui domine un immense thalweg ; le 2^{ème} commando occupe, en dessous, un monticule d'une trentaine de mètres de hauteur situé au centre du thalweg.

Vers 1 h du matin mon binôme, le caporal Noël, dont c'est le tour de garde, me réveille subitement et simultanément nous ouvrons le feu sur un homme et son chameau chargé qui passent à une cinquantaine de mètres entre la compagnie et notre position. Aussitôt, une fusillade se déclenche. Des balles provenant d'une direction opposée à celle de la compagnie sifflent au-dessus de nos têtes, certaines vont se perdre sur les couchages de la section de commandement ; on entend alors le capitaine crier à la radio : - *Halte au feu, Noir 2, vous nous tirez dessus !*

Pendant que nous entendons distinctement des individus courir sur les cailloux, notre lieutenant lui répond : - *Ici Noir 2, une bande de rebelles vient de passer à quarante mètres de nous !*

L'individu et son chameau ont disparu dans l'obscurité ; la fusillade cesse, les rebelles sont déjà loin ; comme dans toutes les armées en déplacement, ils avaient probablement utilisé un éclaireur pour tester leur itinéraire.



A l'aube, personne de la compagnie ne veut croire notre version des événements de la nuit ; pourtant, le guide qui a examiné les traces les confirme et ajoute que nous avons blessé le chameau à la patte arrière gauche ! Le capitaine n'est pas convaincu des explications données, le lieutenant reste silencieux pour ne pas envenimer la situation.

Peu de temps après, nous abordons la palmeraie de Bedo que nous passons au peigne fin sans rien y découvrir de suspect, pas même un indice de présence du chameau blessé ! Le soir, nous tendons, sans succès, des embuscades autour des points d'eau de la palmeraie.

Au lendemain matin, la compagnie fouille les petit campements avoisinant Tigui ; notre commando traverse un marécage envahi de roseaux. L'eau est froide et par endroits nous arrive à la taille, c'est l'enfer, la chaleur est intense, il n'y a pas un brin de vent, les moustiques nous dévorent, la progression au milieu des roseaux soulève une poussière qui nous empêche de respirer. Les autres journées se déroulent sans rencontrer âme qui vive ! Toute la population a dû fuir à l'annonce de notre arrivée.

Le 11 octobre 1970, la compagnie se rassemble et reprend la piste pour revenir à Largeau. La colonne démarre avec le 1^{er} commando en tête, suivi de la section de commandement, du 2^{ème} commando et du 4^{ème} commando en queue de convoi. Nous laissons de grandes distances entre les commandos, parfois plus d'un kilomètre, pour ne pas rouler dans la poussière de celui qui nous précède. Notre lieutenant recommande au commando de redoubler de vigilance dans cette portion du terrain où il pense avoir rencontré une bande de rebelles quand le commando a ouvert le feu sur le chameau.

Au milieu de l'après-midi, alors que nous roulons depuis plusieurs heures, je vois soudain des balles se fichent dans le sable à gauche de nos 6x6 ; certaines sifflent au dessus de nous.

- *Embuscade !* crie le capitaine dans la radio.

- *Débarquez !* ordonne notre lieutenant.

Les véhicules s'immobilisent et sans hésitations tout le monde saute à terre pour se poster en profitant des cailloux et des véhicules. Nous sommes pris sous un feu nourri de HLL, distants d'une centaine de mètres ; nous avons le soleil dans les yeux. Le lieutenant garde son calme et donne ses ordres :

- *A trois, nous montons à l'assaut, avec les grenades offensives dégoupillées, en tirant de toutes les armes et en hurlant.*

Sans réfléchir, j'agis par les réflexes acquis au cours de l'instruction à Bayonne. *Un, deux, trois !* D'un seul mouvement tous les hommes du commando, sans exception, se redressent puis courent vers l'ennemi comme des fous ; je rafale dans les rochers en criant comme une bête sauvage.

Devant notre riposte inattendue, les rebelles décrochent et s'enfuient à toutes jambes dans le plus grand désordre. Nous progressons par bonds successifs, de cailloux en cailloux. Chaque déplacement est très dangereux car des rebelles isolés sont encore à leur poste pour nous empêcher d'avancer ; nous entendons, à la radio, un homme du 1^{er} commando qui gémit :

- *Dépêchez-vous, ils vont tous nous massacrer. Il n'y a que des morts autour de moi !*

L'adjudant Chan Win Yen, qui commande l'élément d'appui de la section de commandement, est pris sous un feu nourri. Depuis le FT 46, il tire des obus de mortier sur un piton devant nous, les deux servants tchadiens de la pièce sont terrorisés ; sous le feu, ils abandonnent subitement le FT 46 et s'enfuient dans le caillou.

- *Chinois, il y a deux rebelles sur ta droite, à vingt mètres de toi, je te couvre, vas y !* me crie Tortosa de son caillou à une trentaine de mètres de ma position.

Il lâche une longue rafale de son AA.52 qui fait éclater la pierre au-dessus de la cache des rebelles ; Noël s'en approche. Un rebelle tente de s'enfuir. Clarisse, qui l'a vu, rafale au PM et l'homme s'écroule, un deuxième rebelle se découvre à une vingtaine de mètres sur la gauche, instinctivement je tire et il tombe. Deux balles percutent les rochers à quelques centimètres au-dessus de nous, l'AA.52 de Tortosa riposte aussitôt ; tous les trois nous nous aplatissons dans les éboulis.

- *Hé ! Chinois, reste avec nous. Tu me dois un repas au Grand Hôtel !* me crie Clarisse.

A dix mètres devant nous, gît un HLL, il est mort l'arme à la main ; nous le dépassons rapidement. Pendant plus d'une heure, nous progressons de rochers en rochers, à gauche de la colonne de véhicules immobilisés, pour atteindre au plus vite le 1^{er} commando en péril. Quelques rebelles isolés nous retardent par leurs tirs épisodiques heureusement imprécis.

Pendant ce temps, le 4^{ème} commando a réussi à nous déborder, en véhicules, sur la gauche. Puis, à pied, ils donnent également la chasse aux rebelles qui s'enfuient et décrochent définitivement.

Ensemble, nous parvenons enfin auprès des trois véhicules du 1^{er} commando pris dans l'embuscade. Des corps étendus au sol gisent dans des mares de sang, certains n'ont pas eu le temps de sauter des camions. La nuit tombe et le spectacle est insupportable ; je suis encore dans l'action et ne réalise pas tout de suite l'ampleur de ce dramatique événement. Quelques minutes passées, l'émotion prend le dessus et mes jambes se mettent à flageoler ; je reconnais les visages de mes camarades qui gisent là à mes pieds.

La compagnie réagit avec calme mais efficacité ; les onze morts sont enveloppés dans des toiles de tente et nous les alignons au centre du dispositif provisoire. Le médecin et les infirmiers s'activent : nous avons vingt-sept blessés plus ou moins touchés.

Dès le début de l'embuscade, le capitaine a demandé des renforts et un peloton blindé tchadien, sur AML, est parti de Largeau à notre rencontre. Un Nord 2501 est chargé d'éclairer toute la zone du combat en larguant au-dessus de notre position, pendant toute



La nuit, en larguant des lucioles, le Nord 2501 éclaire la zone du combat.

la durée de la nuit, des pots éclairants sous parachute. Nous sommes rassurés par la présence de cet avion qui tourne au dessus de nos têtes jusqu'au lever du jour. Le Sous-lieutenant Koszela, de l'Armée de l'Air, vient chercher, depuis Largeau, en trois rotations, les blessés en danger de mort avec son Alouette II, bien qu'elle ne soit pas équipée pour le vol de nuit ; c'est très courageux de sa part.

Malgré la fatigue, autant physique que nerveuse, il faut réparer, de nuit, les nombreuses roues crevées par balles, remettre en état plusieurs véhicules criblés d'impacts. Trois 6x6 sont hors d'usage ; il faudra les remorquer.

Au cours de mon tour de garde je perçois, à plusieurs reprises, des bruits faibles dont j'ignore la nature ; je reste sur mes gardes.

Personne ne dort au cours de la nuit, chacun se rend utile comme il peut ; pour rester éveillé nous buvons café sur café, je rends visite à mes camarades blessés et les réconforte de mon mieux. La prochaine fois, ce sera peut-être moi qui serai allongé sous une toile de tente. Le lendemain matin au lever du soleil nous nous apercevons que des cadavres de HLL ont disparu ; les rebelles sont venus les chercher dans la nuit sans être décelés. Je comprends maintenant la nature des bruits suspects que j'avais entendus au cours de ma faction. Rapidement, nous fouillons le terrain sur lequel s'est déroulée l'embuscade ; nous dénombrons 40 cadavres de rebelles et récupérons 36 armes.

A 9 h, le peloton tchadien d'AML attendu n'est toujours pas arrivé, le capitaine décide de faire mouvement vers Largeau. Nous chargeons nos onze camarades décédés dans les trois 6x6 tractés ; notre commando est chargé d'ouvrir la piste, le 4^{ème} commando assurera l'arrière-garde.

La colonne démarre lentement et la progression s'effectue en tiroirs au sein du commando ; à tour de rôle, chaque groupe doit débarquer de son 6x6 pour reconnaître, à pied, tous les points particuliers du terrain qui est favorable aux embuscades. Nous sommes sales, pas rasés, les yeux brûlants de fatigue, mais nous sommes déterminés à ne

pas mourir sur cette terre africaine ; la vigilance ne fait pas défaut, le corps humain montre ses ressources insoupçonnées. La compagnie est regonflée à bloc et est prête à se défendre, si nécessaire, jusqu'à son dernier souffle.

A deux kilomètres avant d'arriver à Kirdimi, nous rencontrons enfin la section d'AML attendue. Elle était partie à notre rencontre la veille à 18 h ! Les blindés Tchadiens ont donc pris leur temps pour parcourir une centaine de kilomètres !

Le capitaine décide de faire une halte dans le village ; sur son ordre, nous laissons les armes dans les 6x6 pour ne pas provoquer d'incidents avec la population qui semble déjà rendre aux morts locaux de l'embuscade un culte selon ses traditions. Des sentinelles en armes gardent les véhicules regroupés, nous sommes tous très attentifs, le capitaine redoute des actes de représailles dans chaque camp car les liens de parenté entre la population de Kirdimi et les rebelles sont certains. Dans ces circonstances la vengeance est mauvaise conseillère.

Heureusement, nous ne sommes pas des assassins. La compagnie reste digne devant ce malheur qui nous déchire, la guérison n'est pas immédiate, nous perdons l'appétit et chacun se nourrit de café et de tabac.

A 14 h, le 2^{ème} commando est chargé de ramener nos morts à Faya-Largeau car ils commencent à se décomposer et à couler ; sous le soleil, ils ont gonflé et noirci. Un par un, nous les empilons dans un camion *Magirus* tchadien ; mon cœur s'affole comme une horloge détraquée, l'odeur est pestilentielle. Une heure après notre départ, deux *H 34 Sikorski* nous survolent et viennent



Deux H-34 Sikorski de l'Armée de l'Air transportent les corps de nos onze camarades vers Faya -Largeau.

se poser dans un nuage de poussière à proximité de nos véhicules ; nous y embarquons les corps de nos camarades et les deux hélicoptères s'envolent en direction de Largeau.

Au cours de cette manipulation funèbre, les nerfs du para Bergès ont craqué : il a reconnu le visage de l'un de ses camarades et veut tuer tout le monde. Finalement il sanglote comme un enfant et c'est l'infirmier qui doit le calmer en l'allongeant à l'ombre sous un 6x6.

A notre arrivée à Faya-Largeau en fin d'après-midi, nous sommes accueillis par nos camarades du 3^{ème} commando, arrivés par avion de Fort-Lamy dans la nuit. Ils ont lavé, habillé en tenue camouflée, nos camarades ; au cours de la nuit, ils les ont mis en bières dans des caissons hermétiques en zinc qui sont soudés aux ateliers du garage de Largeau.

Tous les blessés sont soignés à l'infirmerie de Largeau avant d'être évacués le lendemain par avion, sur Fort-Lamy d'abord, sur la métropole ensuite pour les plus gravement atteints.

Toute la compagnie, à quatre commandos, est enfin rassemblée, pour peu de temps, dans les hangars sommaires de la base aérienne de Faya-Largeau.

Un petit singe, privé de son maître qui fait partie des morts, devient complètement fou. Nous devons l'attacher avec une grande corde à une poutre du hangar, sans cesse, il monte et descend en gémissant ; il a dû comprendre qu'il ne reverrait plus son maître. Comment ? Mystère !

Le 13 octobre, le capitaine est en colère et ce n'est pas le moment de l'ennuyer. Il a reçu un message lui annonçant l'indisponibilité des moyens aériens pour rapatrier la compagnie sur la capitale. Peu après, il aperçoit un *Transall* sur la piste, chargé de matériels divers. Le capitaine prend contact avec le commandant de bord, qui est un vétéran des opérations passées, pour négocier le retour à Fort-Lamy de la compagnie ; à la surprise générale, nous sommes autorisés à embarquer dans une soute, version cargo, sans aucun siège ; chacun s'assied où il peut dans la carlingue ; je trouve une place sur la caisse d'un moteur de *Sky-Raider AD4*



A Largeau, toute la CPIMa, moins le 3^{ème} Commando, embarque dans le Transall à destination de Fort-Lamy.

et m'agrippe aux chaînes d'arrimage au moment du décollage.

Moteurs à pleine puissance, l'avion surchargé s'élance sur la piste en terre et atteint sa vitesse pour décoller au soulagement de tous ses passagers ; nous sommes fiers de nos chefs qui savent prendre des initiatives. Ouf ! Je m'assoupis et m'endors profondément dans la sérénité à laquelle nous n'étions plus habitués depuis longtemps.

Le 3^{ème} commando, du lieutenant Bouvinet, est chargé de ramener à Fort-Lamy par la piste la totalité des véhicules de la compagnie auxquels se joignent beaucoup d'autres qui doivent rentrer à la capitale.

De retour au camp Dubut, nous préparons nos tenues camouflées de parade et nous rendons à nos camarades tués au combat les honneurs funèbres qui leur sont dus : les onze cercueils recouverts du drapeau tricolore sont alignés devant nous, nous sommes frappés de ne compter que quatre gerbes pour tous les cercueils. Outre les autorités officielles, l'assistance est peu nombreuse et se compose surtout des familles de militaires français présentes sur le territoire et des personnels de notre ambassade. Nos ressortissants, qui sont plusieurs milliers, ne se sentent pas concernés par la mort de leurs soldats ; plus tard, ils seront heureux d'être secourus et rapatriés par notre armée quand l'insécurité générale régnera dans tous les quartiers de la capitale du Tchad.

Peu de temps après nous apprenons que l'un de nos camarades blessés est décédé en France des suites de ses blessures, ce qui porte le nombre des tués dans l'embuscade à douze.

Gérard Vuitteney.

Témoignage du Sergent-chef Marc Derenne, sous-officier adjoint du 2^{ème} commando de la CPIMa, au combat du 11 octobre 1970 à Bedo.

Voici le récit, 50 ans plus tard, de l'embuscade de Bedo, telle que je l'ai vue et vécue ce jour-là, en vous priant de bien vouloir me pardonner les oublis possibles.

Sergent-chef, adjoint au 2^{ème} commando du lieutenant Beaufile, nous sommes en opération dans la région de Bedo, à la recherche de HLL.

Le 9, vers les deux heures du matin, un incident se produit dans notre bivouac : une petite caravane de méharis passe très près de nous. Les sentinelles ouvrent le feu au PM. Elles ont dû faire but, car les méharis blatèrent fortement, puis s'éloignent. Dès le retour au calme, nous restons sur place aux aguets.

Au matin, nous relevons des traces de sang, c'est tout. Nous nous dirigeons sur la palmeraie de Bedo que nous trouvons déserte : ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Que des villages vides ! Les gens de la caravane les ont, je suppose, prévenus de notre présence.

Le 11, vers 15 heures, nous reprenons la piste de Faya. À 16 heures, arrêt du convoi. Des tirs se produisent en tête, des soldats sautent des véhicules. Je pense, tout d'abord, à une chasse à la gazelle, car le capitaine Canal a donné l'autorisation de tir pour améliorer l'ordinaire.

Mais les tirs s'intensifient et, là, je me dis qu'il ne s'agit plus de chasse, mais de choses sérieuses ! En regardant sur la butte de gauche, il me semble apercevoir des mouvements. Je fais aussitôt tirer sur ces hauteurs. À ce moment, le conducteur tire avec son FSA, le canon de son arme à hauteur de mon oreille droite et m'assourdit. Et, bien sûr, je l'engueule !

Tout le groupe Sury s'est mis à l'abri du 6x6 qui se révèle être un piège.



Je prends alors la décision de monter « à l'assaut » sur le mouvement de terrain situé à notre gauche. Le groupe du véhicule de devant nous imite. Une fois là-haut, je fais procéder au « nettoyage » du coin et à la remise en ordre des deux groupes.

Nous remontons alors l'embuscade, mais allant trop vite, nous nous faisons prendre à partie par derrière. Sans radio, je ne peux rien faire et m'aperçois, alors, que tout le monde n'a pas suivi : nous stoppons.

Derrière nous, je vois un groupe du 4^{ème} commando qui remonte sur nous en nettoyant le terrain. Je décide d'attendre que cet élément soit à notre hauteur pour reprendre la progression. À ce moment, de notre position, nous voyons un HLL paniqué qui part en courant, descendant la butte, vers le glacis de droite. Arrivé sur place, il est pris à partie par une vingtaine de paras et est abattu. Les balles sifflent autour de nous sans que l'on sache si elles sont amies ou ennemies !

Nous reprenons la progression avec le groupe du 4^{ème} commando et j'aperçois le sergent-chef Picco qui, comme moi, est à la manœuvre.

Enfin arrivé à hauteur du véhicule de tête de la « commandement » de la compagnie, je fais stopper mes éléments et les dispose face à l'avant, laissant les éléments du 4^{ème} commando me déborder et se rabattre sur la droite vers le début de l'embuscade.

J'observe, sur ma droite, au pied du mouvement de terrain où nous nous trouvons, les véhicules et les paras s'abritant du mieux possible derrière. Plus avant, je vois les quatre 6x6 du 1^{er} Commando avec peu de monde autour. Il s'est passé près d'une heure depuis le début de l'embuscade, cependant tirs et explosions continuent. Je suis, à ce moment-là, avec un tireur d'élite et un caporal-chef, à l'abri derrière un rocher. Mais cette position est inconfortable : beaucoup de tirs nous encadrent et je

ne peux plus commander efficacement. Je me lève et m'abrite aussitôt, car ça « canarde » sérieusement. Le 4ème commando étant devant, je fais passer la consigne d'éviter des tirs fratricides.

Profitant du rocher, je tente de voir le terrain par le côté. Une balle ricoche aussitôt à 10 cm de ma tête et je reçois un éclat de rocher sur le front. Le caporal-chef me dit : « Il est là, tout près » en me désignant la droite. « Je ne le vois pas ! ». Le caporal-chef insiste. Il ne peut tirer lui-même, car il a une AP-34 sur son fusil. Je vois enfin le tireur. Il est à 25 mètres en train de réarmer son 303. Avec mon FSA, je lui tire dessus et l'atteins. Je m'approche de lui pour récupérer son arme tout en pensant à l'adjudant-chef Renzi, qui a été blessé en voulant en faire de même. Donc, prudemment, bien courbé, car ça tire toujours, je récupère l'arme et rejoins le groupe.

Toujours en observation, nous ne voyons pas grand-chose. Soudain, le tireur d'élite pousse un grognement. Il a pris une balle dans l'épaule droite. Je récupère son FRF1 et observe le terrain à l'aide de la lunette. À 200 mètres environ, je vois une tête de HLL et tire. La tête disparaît pour réapparaître un moment après. « Mince ! Loupé ! ». Je m'applique et tire. Disparition et réapparition de la tête ! Je me maudis et tire pour la troisième fois et... la tête ne réapparaît plus !

Puis, sur la droite, au fond du glacis, je vois des HLL franchir, en courant, un espace entre deux amas de rochers. Je fais tirer une AP-34 par le caporal-chef en lui disant : « Portée maxi » car l'objectif est à plus de 200 mètres. « Bingo ! » juste au milieu du groupe. Je lui explique que c'est un tir de dissuasion pour les forcer à passer ailleurs. Progressivement, les tirs deviennent sporadiques puis finissent par s'éteindre. Il est 18h45, la nuit commence à tomber. Je vais aux nouvelles vers la « commandement » de la compagnie, puis remonte la file de véhicules afin de voir les camarades du 1er commando.

Je vois le sergent-chef Voronine et lui parle. Allongé sur le dos, il ne me répond pas. Je pense alors qu'il se repose, mais l'un de ses hommes me dit : « Le chef

Voronine est mort » (Grosse pêche au cœur) et ajoute « Il y a de la casse ».

Je continue vers la passe en courant et vois le Sergent Parisot. Je lui demande comment ça va ? Il ne me répond pas. Je continue vers un groupe de rocher à 50 mètres au-delà de la passe et du premier 6x6 et y découvre deux de nos paras, dont Martin, allongé mort !

Je retourne vers mon commando, toujours en courant, car les hommes m'attendent. En passant vers l'endroit où j'ai vu « ma tête » à apparitions répétées, j'ai la surprise d'y découvrir deux HLL morts d'une blessure à la tête et un troisième, au pied de la butte, ayant subi le même sort. Je me dis : « C'est peut-être moi qui les ai eus ». Mais pas d'armes ! Les autres HLL ont dû les emporter en fuyant.

Je continue vers le commando et, une fois arrivé, exécute l'ordre de regroupement. Je retrouve le lieutenant Beaufiles et, en déposant le 303 auprès des armes récupérées, je lui rends compte.

La nuit tombe, au-dessus de nous un Nord-2501 tourne en larguant des

lucioles : on y voit presque comme en plein jour. Il tournera toute la nuit. Merci aux aviateurs pour les lucioles : cela nous aide beaucoup. Pendant la nuit il y aura trois évasans, en hélico Alouette II, pour nos blessés.

Enfin, au matin, gros barouf au-dessus de nos têtes : deux AD4 passent et repassent en rase-mottes. Je parcours comme d'autres le champ de bataille, et prends quelques photos, surtout celles de nos camarades alignés « Morts pour la France ».

Les mécanos, eux, s'activent à réparer les véhicules : il y a du boulot.

Le capitaine demande qui prend les « morts » dans son 6x6. Pas d'enthousiasme ! Je me porte volontaire. À ce moment, un problème se pose : je ne peux prendre que huit de nos camarades dans mon 6x6. Un FT46 prendra les trois derniers.

Nous partons en direction de Kirdimi. Au bout d'une petite heure, je vois des H34 qui se dirigent vers nous. Ils se posent et nous transférons nos camarades dans les hélicos.

Marc Derenne



A la fin du combat, le bilan des pertes de la CPIMa, en tués et blessés, est lourd ; ci-dessus, éprouvés, de droite à gauche, le Lieutenant Beaufiles, le Médecin-capitaine Marini, le Sergent Maret et l'Aumônier Condamin.

11 octobre 1970 : Le combat de Bedo (Borkou) par le Lieutenant Jean-Paul Raffenne, chef du 4^{ème} commando de la CPIMa (1970-71).

Récit publié dans Béret Rouge
N° 133 d'octobre 1976

Le combat de Bedo a été l'engagement le plus meurtrier de la CPIMa pendant la première campagne française au Tchad après l'indépendance. Il a été livré et mené seul par cette petite unité, hélas dissoute en 1975 !

Au cours de l'action, 12 Parachutistes furent tués et près de 25 blessés plus ou moins grièvement sur les 105 personnels engagés dans l'affaire. Il est bon, six ans après l'action, les passions s'étant apaisées, d'en retracer les péripéties.

La situation dans le nord du Tchad à l'automne de 1970 est militairement tendue. En effet, sur cet immense territoire désertique (600 000 Km²), comportant d'importants massifs montagneux (l'Emi-Koussi culmine à 3 400 m), les forces de l'ordre contrôlent seulement les cinq palmeraies les plus importantes, c'est-à-dire Largeau, Zouar, Bardaï, Fada et Ounianga.

Mais elles subissent la pression d'un adversaire particulièrement adapté au terrain et au climat et de plus bien équipé. Déjà, depuis le début de l'année des combats importants y avaient été livrés, notamment au mois de mars à Gouro et Ounianga-Sérir, puis en août, de nouveau à Gouro. La CPIMa, engagée dans ces affaires, y avait perdu notamment le médecin-commandant Garcia et le lieutenant Chaussin.

Le général Cortadellas, Délégué Militaire au Tchad, bien renseigné sur l'évolution de la situation, avait décidé de donner de l'air aux différents postes du BET, qui étaient régulièrement harcelés. Pour cela on pouvait profiter de la récolte des dattes qui attire les rebelles à proximité des palmeraies, les faisant ainsi descendre de leur caillou. La CPIMa, début octobre, rejoint Largeau dans cette optique et reçoit alors la mission d'aller contrôler la ligne des palmeraies qui s'étendent entre 50 et 120 Km au NO de Faya-Largeau, la capitale du BET (Kirdimi, Anni, Yarda, Bedo, Tigui, etc.).



Le Lieutenant Jean-Paul Raffenne, chef du 4^{ème} Commando.

Pour remplir cette mission, le capitaine Canal, commandant l'Unité, dispose de trois commandos : 1^{er}, 2^{ème} et 4^{ème}, commandés respectivement par les lieutenants Neau, Beaufiles et Raffenne. L'adjudant Jadoule est à la tête de la section de commandement et d'appui, articulée en un élément santé (médecin-capitaine Marini), une pièce de 57-SR (sans recul) prêtée par l'armée tchadienne, et un groupe de mortiers de 81 mm sous la houlette de l'Adjudant Chan. Toute l'unité est motorisée sur Dodge 6x6.

Le terrain dans cette région du Borkou est en règle générale peu vallonné. Il ressemble à une gigantesque table faite de basaltes, noirs, mais qui aurait été fragmentée par d'énormes coups de marteau assenés par quelque géant ; le tout étant saupoudré de sable et tarudé par une érosion éolienne intense. Il n'y a quasiment pas de pistes dans la région, et les progressions en véhicules y sont en certains endroits fort ralenties. De plus, la température varie entre 40 et 50 °C à l'ombre durant la journée.

Dans les cuvettes, on trouve quelques palmiers dattiers qui sont la seule végétation de la région, hormis quelques graminées qui arrivent à pousser çà et là, Dieu seul sait comment ! Et qui permettent aux chameaux de se nourrir.

C'est dans ces maigres palmeraies que redescendaient les combattants toubous ou goranes, nomades noirs du Sahara, venant de leurs repaires,

des contreforts du Tibesti, à plusieurs centaines de kilomètres de là.

Pour cette opération, nous escomptions trouver des petits groupes d'hommes, au plus des paquets de 20 à 30, et espérions les surprendre au gîte. Mais, hormis quelques traces de passage assez fraîches, hormis une escarmouche bizarre de nuit sur un de nos bivouacs, nous ne trouvâmes rien de concret durant toute la phase active de l'opération. La guerre du désert plus que toute autre, à notre avis, étant un problème de logistique, et nos réserves de carburant, de pièces auto, et d'eau potable s'épuisant, le capitaine décide le retour sur Largeau, notre base arrière.

Le dimanche 11 octobre, l'Unité est sur la route du retour. Nous quittons la palmeraie de Bedo vers 15 h, en direction de celle de Kirdimi, distante de 50 Km et nous roulons en convoi.

L'articulation de la colonne est alors la suivante : en tête, le 1^{er} commando du lieutenant Neau, suivi du capitaine accompagné de sa section de commandement et d'appui, derrière vient le 2^{ème} commando du lieutenant Beaufiles, et enfin, décroché de quelques kilomètres, le 4^{ème} commando du lieutenant Raffenne ferme la marche.

En tout, 15 véhicules roulant espacés, à distance de poussière ayant à leur bord des parachutistes déjà aguerris et rompus aux embûches du désert. Rien ne nous laisse prévoir l'embuscade qui nous attend. A peu près à mi-chemin entre Bedo et Kirdimi, vers 16 h 00, le véhicule de tête de notre colonne (celui du lieutenant Neau) est pris à partie par des rebelles cachés dans des rochers bordant la piste à moins de 10 m, dans un endroit qui n'avait rien d'un coupe gorge.

Dès le premier coup de fusil, presque toute la colonne est prise sous le feu. Les rebelles, bien abrités, étalés sur une longueur supérieure à 1 Km, ont laissé rentrer le convoi dans une nasse meurtrière. En outre, ils ont posté des hommes de chaque côté de la petite cuvette de sable dans laquelle, nous sommes soudainement bloqués.

Le feu est d'emblée très nourri. Les rebelles au nombre d'environ 130, bien armés de fusils *Enfield-303* à balles expansives, et de carabines italiennes

Stati, ayant tous sur eux une dotation en munitions au moins égale à la nôtre et bénéficiant de l'appui de trois armes automatiques (*FM Brenn*), ajustent leur tir.

Les pertes chez les parachutistes et notamment au sein du commando de tête sont de suite sévères. La quasi-totalité de l'unité est clouée au sol et se fait tirer comme des lapins. Par trois fois les rebelles essaient de s'emparer du véhicule de tête et sont repoussés à la grenade par le chef du 1^{er} commando.

Cependant, quelques hommes ont réussi à s'abriter derrière les premiers rochers. Les cadres tentent de regrouper leurs hommes. Le sergent-chef Voronine, pour se dégager, tente un assaut désespéré, à la tête de son groupe. C'est là, dans son élan, qu'il est tué d'une balle en plein cœur. Seul le 4^{ème} commando n'est pas pris dans la nasse au déclenchement de l'embuscade.

Le lieutenant Raffenne, entendant les comptes-rendus radio, fait débarquer ses hommes à défilement au plus près, et entame à pied un débordement dans le dos de l'adversaire qui va permettre de dégager tout d'abord le commando Beaufils, lequel poussera tout de suite dans des rochers et progressera en direction de la tête du convoi.

Le 4^{ème} commando, continuant son avance malgré 4 blessés, arrive bientôt

à la hauteur des véhicules de tête de la colonne, coupant ainsi la retraite des rebelles. L'adjudant Jadoule peut alors aider sa progression finale, en l'appuyant au 57-SR, renseigné par le capitaine de l'évolution des choses.

Le sergent-chef Trémauville, dès le début de l'accrochage, est resté résolument à son poste et essaie désespérément d'appeler Largeau, où stationne à moins d'une demi-heure de vol une patrouille de chasseurs bombardiers *AD-4*.

Il est blessé, et remplacé par le Sergent Poupeau, lequel n'arrive pas non plus à avoir de l'aide, la station radio de Largeau, s'obstinant à passer des messages routine en déclarant que ce n'est pas l'heure de la vacation.

Finalement, à la tombée du jour, vers 18 h 30, après trois assauts successifs, le commando Raffenne réussit à

dégager le lieutenant Neau, un des quelques survivants du véhicule de tête, à mettre en fuite les derniers rebelles et commence la relève des blessés du 1^{er} commando.

C'est alors à la nuit tombante, l'heure du bilan. Pour les paras, il est lourd : 11 morts, un douzième mourra en cours d'évacuation sanitaire, 25 autres sont blessés, dont le capitaine Canal et le lieutenant Neau. L'ambiance de cette nuit qui commence est pesante. Tandis que le médecin et les infirmiers s'affairent autour des blessés, le capitaine s'attache à remettre de l'ordre dans sa boutique, en ayant comme souci essentiel l'éventualité d'un retour offensif de l'adversaire.

Nos véhicules ont durement souffert et les mécanos vont travailler toute la nuit pour parer au plus pressé. Mais bientôt, nous sentons que nous ne sommes plus tout à fait seuls. La voix du commandant Dominique, ancien commandant de la CPIMa et chef de l'état-major franco-tchadien (EMFT) nous réconforte à la radio. Puis le ronronnement d'un bon vieux *Nord-2501* se fait entendre. Il tournera toute la nuit au-dessus de nous en larguant régulièrement ses lucioles. Il y a aux commandes, un copain aviateur, le lieutenant Lalloz.

Mais l'état de certains blessés est quasi désespéré, il faut les évacuer d'urgence si on veut espérer les sauver. Le sous-lieutenant Koszela, aux commandes d'une *Al-II*, seul hélicoptère disponible à Largeau, accompagné du capitaine Nefiolov, commandant de

l'escadrille de chasse, lui servant de navigateur, exécute trois évacuations sanitaires, malgré le vent de sable qui s'est levé et les risques de pilotage de nuit pour cet appareil non équipé pour, afin de sauver les blessés.

Quand le jour se lève, les rebelles ne se sont pas manifestés. Nous entreprenons alors la fouille des lieux du combat, pendant que nos mécaniciens continuent à rafistoler nos véhicules criblés d'impacts, afin de pouvoir continuer notre route sur Kirdimi où une colonne de secours doit nous tendre la main.

Chez l'adversaire, les pertes sont encore plus lourdes puisqu'il y eut 60 tués. Nous le sûmes par la suite, par renseignements de prisonniers et en découvrant des tombes, en plus de la trentaine de cadavres laissés sur le terrain.

Une quinzaine d'armes appartenant aux rebelles furent ramenées à Largeau, ainsi qu'un drapeau du Frolinat (Front de Libération Nationale du Tchad) trouvé sur le corps d'un rebelle par le parachutiste Platel du 4^{ème} commando, et qui est exposé au musée des TAP à l'ETAP.

On peut bien sûr tirer de multiples enseignements tant tactiques que techniques sur l'affaire de Bedo. Mais là n'est pas le but de notre propos.

Gardons seulement à l'esprit, nous parachutistes, qu'un éventuel conflit peut brutalement nous confronter demain à la dure réalité du combat si le pays nous le demande.

Jean-Paul Raffenne

Les parachutistes du 4^{ème} Commando de la CPIMa à la fin du combat.



Témoignage du Sergent Guy Gérard, chef du 2ème Groupe au 4ème Commando du Lieutenant Raffenne.



Embuscade de BIRBI N/O du TCHAD - 11 octobre 1970
Sgt Guy GÉRARD
Chef du 2ème Groupe
4ème Cd du Lt RAFFENNE

Les jours précédents ce tragique retour de la région de Bedo, nous les avions passés à faire du ratissage dans les palmeraies de Kirdimi, Anni, Yarda, Tigui et d'autres encore, toujours au nord-ouest de Faya-Largeau ; cette période correspond à la récolte des dattes qui est source d'approvisionnement pour les rebelles.

Le matin du dimanche 11 octobre 1970 nous n'avions toujours pas vu trace de bande rebelle et la logistique commençait à faire défaut. En fin de matinée le Capitaine Canal, informe ses chefs de commandos de se préparer pour un retour sur Largeau en début d'après-midi. Vers 15h, les 15 véhicules de la Compagnie se forment en convoi, le 1er Commando du Lieutenant Neau en tête, suivi de la Commandement avec le Capitaine Canal, puis le 2ème Commando du Lieutenant Beaufiles et le 4ème Commando du Lieutenant Raffenne pour assurer l'arrière. Les véhicules étaient échelonnés à vue mais le plus souvent à distance de poussière pour éviter de troquer les lunettes de soleil contre les lunettes de sable et de s'enrouler la tête avec le « chèche », la protection privilégiée du Touareg.

C'est vers 16h30, alors que nous arrivions vers les premiers contreforts d'une zone rocheuse et accidentée avec, en son centre, un unique passage sablonneux déjà emprunté par les véhicules de tête, que des tirs se font entendre. Un passage naturel situé sur notre gauche nous a permis d'avancer d'une cinquantaine de mètres vers le plateau et le débarquement fut immédiat, les ordres étaient clairs : 1er et 3ème

Groupe, progression rapide sur le flanc gauche de la passe jusqu'à atteindre les collines au loin, puis la tête du convoi tout en surveillant sur notre droite d'autres éléments de la compagnie. Le 2ème Groupe (le mien), progressera sur notre flanc gauche pour nous couvrir.

Après une vingtaine de minutes, ma position de couverture m'apparaît superflue, les tirs proviennent tous de l'avant droit, je décide donc de demander au chef de section de resserrer vers sa position afin de renforcer les deux autres groupes. Je ne perçois pas la réponse, mon poste radio est certainement en panne... Je me recentre quand même. Sous les tirs des Toubous très nourris, ma progression est rapide mais soudain je réalise que mon équipe feu a du mal à suivre, et je fais signe d'accélérer. Lorsque j'arrive à hauteur de l'adjoint, le Sergent-chef Picco, il me dit : « vas-y, fonce, je m'occupe des blessés et des traînants » et il me désigne aussi la position des deux autres groupes ; en progressant je remarque très loin, sur mon flanc droit, des éléments qui s'agitent, certainement le 2ème Commando, et je donne des consignes à mon groupe afin de ne pas faire de confusion.

J'arrive à hauteur du Lieutenant Raffenne qui ajuste des tirs avec son fusil à lunette FRF1 en direction des collines devant nous ; à ses côtés, son radio et deux tireurs d'élite. Les deux groupes à proximité de lui semblent freinés par

le terrain et les tirs très nourris des rebelles Toubous, dissimulés dans les rochers. Quatre collines nous séparent de la position du 1er Commando. Le Lieutenant donne l'ordre d'y aller et c'est le groupe Malbranque, réduit comme le mien, qui se lance à l'assaut de la première colline ; en cours d'action, le chef de groupe reçoit deux balles ; une dans un talon l'autre au cuir chevelu. Aussitôt, le groupe Serre se dirige sur la colline la plus à droite et moi vers celle qui est devant moi ; soudain je vois l'épaule d'un de mes GV partir brusquement en arrière ; c'est Sadowski, je le rassure et le laisse à terre à l'abri derrière un rocher sachant que l'adjoint avec l'infirmier sont juste derrière. Après cette première vague d'assauts, les rebelles se replient, avec l'agilité des cabris et la rapidité des gazelles, vers la dernière colline, protégés par des tirs d'autres rebelles. Je profite de cette débandade pour me lancer à leur poursuite, les tirs sont intenses et malgré l'intervention du Groupe Serre sur ma droite et les tirs précis du FRF1 et des tireurs d'élite, les derniers mètres sont difficiles. Après plusieurs bonds successifs et quelques lancers de grenades à main, nous parvenons, épuisés, au sommet. Le temps de se repositionner et de faire un point rapide sur le terrain plus en avant, c'est la surprise : les rebelles Toubous quittent la bande caillouteuse qui nous sépare du 1er Commando. Je profite de



Vue des lieux de l'embuscade et des personnels de la CPIMa à l'issue du combat.

la situation pour ajuster quelques tirs sur les fuyards avec mon FSA qui possède deux chargeurs de 20 cartouches chacun, scotchés en opposition ; je précise que le PM, arme réglementaire du chef de groupe de l'époque, n'était pas mon arme préférée, tout comme celle du chef du 4ème Commando qui lui, avait troqué son PA contre un FRF1.

Avec mon groupe je décide, sans attendre, avec l'appui du groupe Serre qui vient juste de me rejoindre, de faire progression vers la passe où sont les véhicules du 1er Commando, situé à environ 150m ; je tombe alors sur le véhicule du Lieutenant Neau ; Jackie, comme on l'appelait entre nous, était accroupi sur le côté avant droit de son 6x6 avec son PA à la main ; instinctivement je crie : « ne tirez pas, c'est Gérard mon lieutenant, c'est fini ! ». Puis je regarde autour de moi et c'est le choc : des morts, le gémissement des blessés et les survivants qui réapparaissent de derrière chaque roue des véhicules criblés de balles. L'organisation des secours est immédiate.

Notre combat aura duré à peu près 1h30, sur une distance à vol d'oiseau d'environ 1500 m, sur un terrain difficile et sous les tirs des rebelles. Au cours de notre progression nous avions la crainte d'essayer des tirs du 2ème Commando plus à notre droite et inversement. Nous entendions les tirs d'appuis du canon de 57-SR et du mortier de la Section de Commandement sans trop savoir où cela tombait mais c'était rassurant pour nous et certainement traumatisant pour l'adversaire. La présence d'une patrouille de chasseurs bombardiers AD-4, stationnée à moins de 30 mn de vol de notre position aurait sans doute modifié les événements. Le bilan du Commando Raffenne était de quatre blessés : Sergent Malbranque, Sadowski, Zwickel et Raoul.

Un grand ancien qui avait fait 39/45, l'Indochine et l'Algérie m'a dit une fois : « nous, quand on arrivait dans une zone dangereuse, où il y avait risque d'embuscade, le responsable du véhicule de tête, après contact radio avec les autres, tirait une courte rafale afin de provoquer une riposte intempestive d'un éventuel nerveux de la gâchette... C'était mon père.

Guy Gérard



**Récit des Evasan sur Bedo par le
Sous-lieutenant Air Bernard Koszela,
pilote d'Alouette II. Membre
d'Honneur des Eléphants Noirs**

Ces vols évasan des 11 et 12 Octobre 1970 constituèrent, certes, une mission assez particulière, mais en définitive, je n'ai fait que mon devoir.

Malgré tout, je me trouvais confronté aux contraintes du règlement sur la sécurité des vols de l'armée de l'air qui interdit le décollage de nuit avec un seul pilote à bord en milieu inhospitalier avec un appareil de surcroît non équipé IFR.

Les conditions météo en début de nuit (ciel clair, sans vent de sable), et la distance relativement courte entre l'aérodrome de Faya et Bedo (80 Km, soit une heure de vol par le cheminement de sécurité ou 45 mn au cap direct) ne posaient, en revanche, aucun problème majeur, disposant de 5 h d'autonomie.

Le commandant Dominique me fait comprendre que cette Evasan est impérative et qu'il me couvre vis-à-vis de ma hiérarchie Air. Aussitôt, le mécano met l'appareil en état de vol : pleins complets, montage des 2 civières extérieures.

Le capitaine Nefiolov, un pilote d'AD-4 chevronné, se propose de me servir de navigateur en m'accompagnant. Je m'en trouve réconforté car, depuis le début de mon détachement à Faya (8 octobre),

je n'ai effectué qu'un vol de jour de contrôle dans les environs immédiats de la palmeraie.

Je prépare alors ma navigation et, pour plus de sécurité, je choisis le cheminement par la piste en suivant la ligne de palmeraies : Faya, Elleboye, Aïn-Galaka, Kirdimi, Bedo. Le décollage a lieu aux environs de 22 h 30.

La radio HF est branchée et les indicatifs connus pour la prise de contact radio en approche. Celle-ci s'effectue tous feux éteints pour éviter les tirs de rebelles éventuellement embusqués. Je distingue bien la DZ balisée par les phares de deux véhicules.

Au poser, par précaution, je ne coupe pas les turbines. Le médecin-capitaine Marini de la CPIMA, m'informe alors que les blessés les plus graves seront évacués par la première rotation : 2 allongés dans les civières extérieures et 2 assis sur la banquette arrière.

Rapidement, je calcule le poids total au décollage : je suis en surcharge de 120 kg. Le stationnaire affiche un pas de 145 d° ; en revanche, j'ai deux alliés au décollage car un fort vent de sable est arrivé et l'axe de départ est dégagé. La manœuvre doit s'exécuter en douceur de manière à éviter le pompage de la turbine et le crash. Les feux de position restent éteints.

Le décollage s'effectue sans l'étape de stationnaire ; à quelques mètres de hauteur, j'enfonce normalement le NEF de l'appareil, la prise de vitesse est bonne, à 300 pieds je vire à droite pour prendre le cap du retour vers Faya.



Mais, les impératifs de sécurité (pouvoir nous récupérer en cas de panne) et l'état grave des blessés me contraignent à prendre le chemin inverse du trajet aller, et sans aucun point de repère car le fort vent de sable cache tout. Il me faut entrer au plus vite en contact radio avec Faya.

Je monte alors péniblement à 1 500 pieds. Le contact VHF est pris avec l'aérodrome. Je prends connaissance de la météo et demande au contrôleur de tirer des fusées éclairantes pour me guider. Je les vois. Enfin, je suis heureux et dé-stressé. La première rotation s'achève un peu avant 2 h du matin.

La deuxième rotation de nuit qui suit dans la foulée sera grandement facilitée par les lucioles larguées sur Bedo par le lieutenant Lalloz et son *Nord-2501*. Merci mon lieutenant ! Les 3^{ème} et 4^{ème} rotations seront effectuées de jour.

Ces 4 vols (8 h 30 de vol au total) auront permis d'évacuer 16 blessés de la CPIMa (dont 8 graves).

Je suis fier d'avoir aidé mes amis parachutistes qui m'ont mis à l'honneur quelques années plus tard

Bernard Koszela

Bedo 38 ans après : Par l'Adjudant Michel Lourdais, pilote de Skyraider.

Le dimanche 11 Octobre 1970, sur la base de Faya-Largeau, l'après-midi s'est passé à jouer traditionnellement et frénétiquement à la pétanque entre aviateurs et marsouins, à l'ombre des trop rares palmiers.

Vers 18 h, la nuit venant de tomber, nous étions au bar devant un pastis bien frais et durement gagné... Le premier verre à peine levé, c'est l'alerte ou plutôt l'annonce de l'embuscade à Bedo : rien de bien précis, sinon qu'il y a du dégât. Des bribes de message, un frugal repas vite expédié, et sans tarder l'*Alouette-II* décolle pour aller récupérer des blessés.

Par chance, ce soir là, il y a un beau clair de lune. C'est une vraie chance pour cet hélicoptère qui n'est pas équipé pour le vol de nuit et le vol sans visibilité. Cela a permis, malgré le vent de sable régnant à Bedo, l'évacuation des blessés, le pilote, le sous-lieutenant Koszela, réalisant des prodiges. Le capitaine Nefiolov, pilote sur *AD-4*, l'accompagnait pour l'aider en faisant la navigation.

Pendant ce temps, des coups de feu ont éclaté à la périphérie de Faya : diversion ? Nous apprîmes le lendemain que l'Armée Nationale Tchadienne (ANT) avait encerclé des rebelles qui voulaient faire un coup de main sur la prison locale. Au petit matin, il ne restait plus que l'ANT et la prison : vide...

Au retour de la première rotation de l'*Alouette-II*, j'ai donné mon pistolet, un *Mac-50*, à la convoyeuse de l'air afin qu'elle assure, si nécessaire, sa propre sécurité lors des navettes entre l'infirmerie-hôpital et la base de Faya afin d'assurer l'évacuation des blessés.

Le *Noratlas* a décollé ensuite pour un largage luciole, le pilote étant le lieutenant Lalloz, bien connu et apprécié de nos amis parachutistes. Juste avant d'embarquer, le mécano m'a prêté sa *22-LR* personnelle pour remplacer provisoirement mon *Mac-50*.

Le festival se poursuivant autour de la prison, nous nous sommes organisés sous la houlette du commandant Pourchet, un pilote de chasse ancien d'Indo. Il pouvait voler sur *AD-4* en tant qu'abonné, vu qu'il était chef des opérations sur la base de Fort-Lamy.

C'est ainsi que nous avons monté la garde au milieu des fûts d'essence.

L'armement individuel se trouvant à bord du *Noratlas*, parti pour *Evasan* sur Fort-Lamy, le commandant Pourchet a distribué des barres de lits métalliques aux hommes en leur disant qu'en cas de nécessité, il fallait foncer sur les assaillants en hurlant... Il n'en fut rien !

Nous étions alors quatre pilotes d'*AD-4* présents à Faya : le commandant Pourchet, le Capitaine Nefiolov commandant l'Escadrille *AD-4 1/22*, l'adjudant-chef Corre (plus connu par son surnom : Pablo), et moi-même. Il fut décidé qu'étant de garde, je me reposerais le jour venu, et que ce serait Pourchet et Nefiolov qui feraient la première mission d'appui au profit de la CPIMa.

À 3 h 30, lors du réveil, il en fut autrement :

- Adjudant Lourdais, vous faites la mission avec Pablo.

Un frugal petit déjeuner à 4 h du matin précéda un décollage en fin de nuit pour arriver sur zone au début du jour.

A la verticale du lieu de l'embuscade, lors de chaque contact HF avec les radios de la CP au sol (liaisons difficiles en raison de la différence de génération des postes – la CP possédant des TRPP-13 à fréquences prééglées alors que nous étions interférés par une nana qui gambergeait en langue russe). Malgré tout, les troupes au sol étaient réconfortées de nous avoir à leur verticale.

La CP avait réussi pendant la nuit à remettre tous ses véhicules criblés de balles en état, et, en en remorquant certains, avait pu reprendre sa route vers Kirdimi avant de rejoindre Faya, les troupes ANT de secours étant restées prudemment à Kirdimi.

Voilà tout ce dont je me souviens, trente-huit années plus tard.

Michel Lourdais



Un AD4 Skyraider

TÉMOIGNAGES DIVERS CONCERNANT LE COMBAT DE LA CPIMa A BEDO

Témoignage de Goukouni Weddeye, ancien chef de la rébellion au BET, puis Président de la République du Tchad en 1979.



Officiers, sous-officiers et parachutistes de la 6ème CPIMa :

Lors de la période du mois d'août 1969 à juillet 1972, nous avons été amenés à nous affronter durement au BET. Plusieurs de vos frères et bien des nôtres ont été tués ou gravement blessés dans les nombreux accrochages que nous avons vécus.

Nous savions que vous n'aviez rien contre nous, bien au contraire ! Vous avez simplement fait votre devoir de soldat comme votre gouvernement vous l'avait ordonné.

Nous connaissons vos Grands officiers des Troupes de Marine qui ont administré nos provinces de 1929 au 1er janvier 1965 (4 ans après l'indépendance du Tchad), en utilisant d'ailleurs le Droit coutumier, et nous les avons appréciés.

De surcroît, beaucoup de nos parents se sont battus pour la France, un bon nombre d'entre eux ne sont pas revenus.

Pour notre part, à l'époque de notre « passage dans le caillou » (dès août

1968), nous ne faisons que défendre nos coutumes, notre culture, et combattre l'injustice face à une administration mal formée, dépaycée, craintive et cruelle, qui nous ponctionnait et ne nous apportait que des malheurs et des désolations depuis ses 4

années de présence.

Tous les protagonistes de cette époque, y compris moi-même, avons atteint l'âge de la retraite des armes. Et un bilan s'impose.

Lorsque le Colonel Jackie Neau, que je connais depuis plusieurs années, et qui m'a toujours aidé et compris, m'a proposé d'insérer dans les souvenirs de votre unité, un chapitre sur les combattants du BET, j'ai de suite accepté et vous prie d'accepter cette photo pour votre publication.

Si, par la grâce de Dieu, nous retrouvons une responsabilité politique au Tchad, nous veillerons à honorer tous nos morts de concert, qu'ils soient Français ou Tchadiens.

« Vive l'amitié combattante franco-tchadienne »

Goukouni Oueddeï (Alger - 2003)
Ancien Président de la République du Tchad

Liste des Morts pour la France du GCCP-CPIMa de l'ex-AEF.

AU GABON

Libreville – 19 février 1964
Parachutiste Serge ARNAUD

AU TCHAD

N'Gourma – 7 septembre 1969
Parachutiste Louis DESRUES

Gouro – 24 mars 1970
Parachutiste Roland DELLA-CHIESA

Médecin-commandant Guy GARCIA

Caporal-chef Gilbert GOURET

Ounianga-Serir – 27 mars 1970
Parachutiste André HAREL
Parachutiste Jean-Pierre SIDLER

Gouro – 8 août 1970
Lieutenant Pierre CHAUSSIN

Bedo – 11 octobre 1970
Parachutiste Eric ARONDEAU
Caporal Sylvain BLUTEAU
Parachutiste Lucien DETAILLER
Parachutiste Edouard DOUTY
Caporal-chef Albert GAGNOL
Parachutiste Norbert MARTIN
Sergent Bernard NESSUS
Parachutiste Bernard RAYGASSE
Caporal Dominique RIGAUD
Parachutiste Rémi SCRIVE
Caporal-chef Jacques THOMAS
Sergent-chef Dimitri VORONINE

Moyounga – 23 janvier 1971
Sergent-chef Bertrand CORTADELLAS
Parachutiste François DEMIRAS

Bardaï – 12 mars 1971
Caporal-chef Jean DIOT

Kouroudi – 18 juin 1971
Sergent Michel DIARRA
Parachutiste Yvon MARTIN

Bokoro – 31 juillet 1971
Parachutiste Louis ALLAIN

Faya-Largeau – 26 octobre 1971
Parachutiste Patrice ZNIEWSKI



Quarante ans après le combat de Bedo, le 11 octobre 2010, les Eléphants Noirs ont manifesté leur piété en la Cathédrale Saint Louis des Invalides et ranimé la Flamme, à Paris, pour honorer la mémoire de leurs amis «Morts pour la France» .